

30387

T.C.

CUMHURİYET ÜNİVERSİTESİ
SOSYAL BİLİMLER ENSTİTÜSÜ
BATI DİLLERİ ve EDEBİYATLARI
ANABİLİM DALI
FRANSIZ DİLİ ve EDEBİYATI
BİLİM DALI

ETUDE COMPARATIVE DU THEME DE LA
CULPABILITE DANS L'ETRANGER et DANS LA CHUTE
D'ALBERT CAMUS

YÜKSEK LİSANS TEZİ
(THESE DE MAITRISE)

Ahmet YILMAZ

EKİM 1993

SİVAS

T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ



Bu tez, Cumhuriyet Üniversitesi Senatosu'nun 5.01.1984 tarihli toplantısında kabul edilen tez yazma yönergesine göre hazırlanmıştır.

en mémoire de mon père





INTRODUCTION

Ce travail, en tant que mémoire de maîtrise, aura pour but essentiel de comparer deux romans d'Albert Camus à partir du thème et du sentiment de la culpabilité, *L'Etranger* et *La Chute*. Le premier fut écrit en 1942, au début de la carrière littéraire de l'écrivain et le deuxième en 1957, trois ans avant sa mort, il est aussi le dernier et c'est pourquoi certains critiques l'ont appelé *le testament*.

Albert Camus est l'un des écrivains qui ont su mettre leur vie dans leur(s) œuvre(s), c'est-à-dire, c'est un écrivain philosophe. Son œuvre garde, en dépit de sa facilité stylistique, un contenu riche relatif à la conscience. Bien qu'elle puisse être conçue par les uns comme dispersée à un large éventail philosophique du fait de la diversité de problèmes auxquels elle s'intéresse, l'œuvre de Camus se consacre plutôt à la vie de l'homme.

C'est une œuvre qui, suivant son chemin philosophique, s'articule autour de deux pôles principaux: l'absurde et la révolte. L'absurde, ayant sa propre morale, peut être défini comme l'état métaphysique de l'homme conscient, la morale de l'absurde étant que l'homme est libre de vivre sans appel, ni contraintes, quitte à payer les conséquences de ses erreurs et qu'il doit jouir au maximum des joies de cette terre. Quant à la révolte qui peut être définie comme la phase suivante de l'absurde, elle représente une valeur qui donne à l'action son sens et ses limites. Camus finit par la découvrir: la nature humaine.

Dans la première partie de notre étude, nous allons parler en termes généraux des sources qui nourrissent cette œuvre couronnée par le prix Nobel de la littérature. Il faut signaler ici que presque tous ses livres, exceptés *Le Malentendu* et *La Chute* ont pour racines l'Algérie, son pays natal. Et, aux dires d'un critique, chacun de ses personnages, doué d'une vie propre, porte en lui l'image algérienne et incarne d'une manière excessive l'une des tentations réussies

ou échouées de Camus.

Les personnages de Camus sont des gens qui ont des désagréments dans la vie et qui s'interrogent sur la soif d'absolu de l'homme.¹ Sans généraliser, ces personnages souffrent, tacitement ou manifestement et chacun à sa manière, de façon aussi implicite qu'un Meursault dans *L'Étranger* et de façon aussi explicite qu'un Clamence dans *La Chute*. Nous avons également remarqué la présence de Caligula et de Martha, chacun écoeuré par le sentiment de l'absurdité de la vie ou plus exactement par son non-sens. Ils vont jusqu'aux limites de leur liberté qui leur posent des questions insurmontables. Ils accablent aussi Meursault qui s'écrie lui-même le non-sens de la vie et qui tue l'Arabe *à cause du soleil écrasant*. Leur dénominateur commun c'est la culpabilité, le crime. Notre tâche est de chercher à savoir s'il y a quelque chose en commun entre la culpabilité de Meursault et, non pas celle de Caligula ou de Martha, mais celle de Clamence.

La raison de ce choix provient du fait que Meursault et Clamence nous donnent l'exemple parfait de l'action et du sentiment inversif. Comme on le verra quand on lit la synopsis des deux livres, chacun de ces deux protagonistes a une voie particulière, laquelle semble toute différente au début, car Meursault est un coupable qui ne manque de rien et Clamence un innocent qui n'a rien fait. Voici donc la grande contradiction: Meursault se sent innocent et Clamence coupable. Notre but principal sera de définir ce rapport étroit entre Meursault et Clamence. Nous savons que le sens du vent n'est pas toujours le même, mais nous avons en nous une certitude et une familiarité avec le vent. Donc, nous pouvons deviner d'avance le point terminal de la culpabilité de Meursault et de l'innocence de Clamence.

¹ En une psychologie sous l'influence des deux guerres mondiales qui ont troublé l'homme et qui ont ouvert la voie au débat sur la position et la condition de l'homme dans le monde et aussi sur son avenir.

Après avoir indiqué les sources qui ont nourri Camus, nous parlerons un peu en détail de l'apport de Dostoïevski et de Kafka, lesquels ont donné, bien avant que Camus et parmi tant d'autres, des exemples parfaits de la chute progressive de l'homme. Ces deux écrivains sont incontournables dans le sens où ils se sont efforcés de définir les entraves de l'âme humaine et où ils ont traité le thème de la culpabilité dans tous les sens de mot.

A la fin de la première partie de notre étude, nous proposerons une définition de la culpabilité, puis nous dirons quelques mots sur les données existentielles. L'existentialisme de Camus est en effet un point d'une grande importance puisqu'il affirme sans cesse que l'homme est dans le monde et en est inséparable, ce qui correspond à la conception existentialiste.

La deuxième partie de notre étude sera consacrée au thème du sentiment de la culpabilité. En avançant notre travail, nous nous référerons parfois sans pour autant nous éloigner de notre sujet mais plutôt pour renforcer celui-ci, aux autres livres de l'écrivain, et surtout à ses essais qui éclaircissent souvent ses romans.

Entre les livres de l'écrivain, comme il en est pour ses protagonistes, il y a un lien étroit. Lié de loin en loin à un livre voisin, chacun donne plus d'intensité au thème avec lequel le lecteur a une certaine familiarité d'ailleurs. Chaque parole de Camus a son poids. Elle s'entend non pour détruire, mais pour édifier, comme les peuples en solidarité.

Il y a une définition de *L'Etranger* faite par Max Jacob, citée par Morvan Lebesque dans l'œuvre intitulée *Camus par lui-même* : « *L'Etranger est l'étude d'un homme insensible aux réalités présentes.* »² Quelles sont les réalités présentes qui accablent Meursault? L'enterrement de sa mère ou la vie en prise directe? Il est vrai qu'il enterre sa mère avec un cœur plein d'angoisse

² *Camus par lui-même*, Morvan Lebesque, p.63.

plutôt que de regrets. Il est vrai aussi qu'il tue l'Arabe pour une simple histoire sans importance pour un homme sain d'esprit. Il est vrai que *L'Etranger* est aussi, sans contredit, une histoire de crime sans raison précise, donc l'histoire d'un coupable dont il est impossible de croire à la culpabilité, l'histoire d'un coupable à qui il est impossible de s'estimer coupable.

A notre avis, ce qu'il faut discuter avant tout dans *L'Etranger* et dans *La Chute*, ce qu'il faut souligner plus d'une fois, c'est la culpabilité de Meursault par rapport à l'innocence de Clamence. Ce faisant, il faut ne jamais oublier que l'influence de l'existentialisme et de l'absurde dans *L'Etranger* et le côté satirique de *La Chute* ne sont pas négligeables.

Camus, dès l'époque où il écrivait *L'Etranger* s'était préoccupé des problèmes relatifs à l'innocence et à la culpabilité humaines. Dans un essai, il écrivait déjà que « *personne ne peut être récompensé définitivement, même pas le prix Nobel. Mais personne ne devrait être châtié absolument, s'il est estimé coupable et à plus forte raison, s'il risque d'être innocent.* »³ Cette citation nous aidera à comprendre le sens de la culpabilité et l'innocence dans la terminologie de Camus.

Pourquoi Clamence se nomme « *juge-pénitent* », bien qu'il n'ait rien fait, si ce n'est laisser se noyer une femme la nuit alors qu'il rentrait chez lui? Notre étude cherchera la réponse de ces questions.

Si *L'Etranger* est aussi l'histoire du soleil qui rythme l'action, *La Chute* est celle du brouillard qui recouvre la conscience. *L'Etranger* ressemble plutôt à un chef-d'œuvre de « *ça m'est égalisme* » et *La Chute* à celui de « *tout le monde est coupablisme* ».

La présence d'un sentiment qui se traduit par le biais de la pure innocence ou de la totale culpabilité est réelle dans les deux ouvrages. Le départ est

³ *Essais*, Albert Camus, p.1047.

identique dans les deux. C'est toujours la mort d'une créature qui constitue la base de toute initiative. Il est donc possible de parler d'une ressemblance. Mais, comme nous l'avons indiqué, chacun a sa propre voie et fait son pas en avant. Nous ne voulons pas être prétentieux, mais nous voulons, et nous essaierons de le faire avec soin, «*imaginer Meursault et Clamence compagnons*».

Est-il possible de placer l'un près de l'autre? Leur différence est grande mais leur effort est identique. Comment identifier un Meursault qui éprouve plus d'angoisse que de regrets à la mort de sa mère à un Clamence qui quête sa raison d'être, s'accusant tout d'abord avant d'accuser les autres? En imaginant Meursault et Clamence compagnons, nous ne serons pas sans modèle car on nous dit qu'«*il faut imaginer Sisyphe heureux*», Sisyphe qui n'a d'autre consolation ou bonheur que de voir ensuite retomber le rocher qu'il a emporté dans le sommet.

Il est indéniable que l'un ne parle pas le même langage que l'autre et que chacun représente un cadre déterminé du péché et de l'innocence, et que l'un évoque un problème concret de l'homme, *l'action*, alors que l'autre évoque un problème abstrait, *la lourdeur de l'action*. Vers la fin de notre travail nous verrons s'il est possible d'imaginer Meursault meurtrier compagnon de Clamence dont «*la formule pourrait être que tout homme innocent est un coupable qui s'ignore.*»⁴

⁴ *La Chute d'Albert Camus*, Rey, Pierre-Louis, p. 54.



PREMIERE PARTIE

L'œuvre de Camus et ses sources:

Dans la préface de *L'Envers et l'Endroit*, on lit ces phrases de Camus: «chaque artiste garde ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit. Quand la source est tarie, on voit peu à peu l'œuvre se racornir, se fendiller.»⁵

Envers et l'Endroit est l'histoire de la famille de Camus. Il avoue avec un peu d'ironie qu'il a reçu ses plus grandes leçons de cette famille taciturne et naturelle qui ne savait même pas lire. On peut prédire que ces leçons ont constitué le fond de son et n'ont jamais cessé de la gouverner.

L'œuvre d'art, qui demande de très gros efforts, se nourrit en général d'une source ou de sources variées. Ce sont elles qui inspirent à l'auteur l'idée d'aborder le sujet essentiel qui s'impose à lui. Il reste alors à se mettre à élaborer le thème qu'il a précisé d'avance ou qu'il va préciser et développer durant la période de création. L'important est que ce que l'auteur nous raconte soit ordonné et épuise le plus possible le domaine abordé.

Pour en revenir à Camus, le fait qu'il a toujours réussi à mettre ses idées et sa vie dans son nous explique beaucoup de choses. L'élève-boursier, né dans le prolétariat qui vécut dans un quartier pauvre, faisait presque figure d'assisté dans la bourgeoisie. En passant d'un monde à l'autre, car il allait à l'école des riches du quartier des pauvres, il s'étonne pour la seconde fois, en voyant régner le même silence dans sa propre famille. Lui restent donc la solitude et cette étrange indifférence qui le fascinent et qui reviennent sous sa plume plus d'une fois. L'indifférence de sa mère chez lui et celle des gens à l'école. Il note très bien cette indifférence et ce silence. «Pour moi, je sais que ma source est dans *L'Envers et l'Endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai

⁵ *Essais*, p.5.

longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction. »⁶

Gardons-nous de toute interprétation trop facile mais il est vrai que Camus raconte ici l'injustice et trouve en lui le terrible affrontement de l'état misérable de l'homme. Imprégné de justice, justice sociale et justice toute courte, pénétré par ces études et par ces réflexions sur la grande explication des choses, Camus commence à militer. Il n'est pas un rebelle agressif mais il va ainsi de l'idée à l'action, il passe de la constatation à l'expression.

La constatation de l'injustice, celle du climat y comprise, ne détruit ni l'application au travail ni la joie de vivre, à l'inverse de ce que l'on pourrait croire. L'injustice du climat qui impose aux gens des conditions forcées, et qui est capable à elle-seule de marquer de son empreinte toute une vie, trouve son écho dans les deux ouvrages qui nous intéressent. *L'Etranger* où la chaleur du soleil est l'argument du crime et *La Chute* où l'atmosphère pessimiste et sombre peint avec le brouillard du nord recouvrant la conscience ne représentent-ils pas les deux pôles du monde? Cette « *qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes* » s'est sans aucun doute nourrie du climat de l'Afrique du nord, du climat dont Mme de Staël disait qu'il était l'un des facteurs les plus importants dans la littérature. Sans doute avait-elle raison, sinon comment pourrait-on expliquer l'opposition entre la poésie du midi et celle du nord, la première représentée par Homère et la deuxième par Ossian.

La deuxième injustice probable, c'est la misère de l'homme qui se soulève dès la naissance. Pour pouvoir s'imaginer la pauvreté du milieu social, pour connaître l'état physique des banlieues froides et pour les comparer avec les villes industrielles et, finalement, pour pouvoir les apprécier, il faut être au soleil et à la mer aussi proche que l'est Meursault, il faut s'enfoncer dans le brouillard

⁶ *Essais*, p.6.

aussi profondément que Clamence. Comprendre cette injustice naturelle, saisir la grande distance qui existe entre l'état actuel et l'aspiration, témoigner le malheur des parents réclamant l'amour de dieu, et assumer d'être leur porte-parole, tout cela demande un immense effort. Tous les biens du monde dont il est possible de profiter lorsqu'on parle de l'Algérie, ne sont que le désert, le soleil, la mer, le sable et quelques fruits. Etre conscient de cela et surtout de son insuffisance demande un nouvel effort, sans doute supérieur au premier.

L'œuvre de Camus retrouve donc essentiellement sa source dans son enfance, celle passée en Algérie. Cela va sans dire sur le plan social. Dans le monde littéraire, il y a des noms plus importants que d'autres. Par exemple, *La Douleur* d'André de Richaud lui fit entrevoir le monde de la création dans lequel Gide devait le faire pénétrer. Il a été l'élève de Jean Grenier, lequel exerçait sur ses élèves une sorte de domination intellectuelle dans la classe de philosophie. Le plus important fut qu'entre l'élève et le maître s'instaura une sorte de dialogue intellectuel et amical. Le maître lui offrit par ses œuvres « *la synthèse de l'inquiétude philosophique et de l'expression littéraire .* »

Cette phrase de Gide qu'il place en épigraphe de ses premiers textes est très révélatrice et elle éclaire la personnalité du jeune Camus: « *J'ai souhaité d'être heureux comme si je n'avais rien d'autre à être.* » ⁷

Les dialogues intérieurs romantiques sont frappants dans ses premières ébauches. La recherche d'une indifférence méthodique qu'on observera plus tard dans *L'Etranger*, se trouve, dès ce moment de maturation, opposée au goût de la domination, à la passion de la justice et du bonheur. « *Las de me fixer une règle de conduite que je ne suis pas... Je ne suis pas fort. Je veux être indifférent* »⁸ prouve son hésitation entre deux tendances. Il hait l'unité de la

⁷ *Essais*, pp.1169,1170.

⁸ *Essais*, p.1170.

pensée mais accepte aussi d'y croire, comme il en est pour beaucoup de choses.

Les plus grandes contradictions qui ont jalonné l'œuvre de Camus cachent au fond un romantisme parfait de dilettante, avec son expression sage et volontiers exaspérée, et imprégnée par les souvenirs vague de Gide, de Rimbaud, de Nietzsche. Cette œuvre concilie toute tendance, quête le sens de la vie. Il porte toujours en lui les images obsédantes de l'enfance et de la misère. Il est obsédé par la volonté d'indifférence et par la vérité devant la misère de l'homme. Il cherche pour ne point la trouver. La contradiction le hante, surtout celle qui est externe. Il sait aussi qu'elle est l'essence même de sa vie. Enfin il accepte ses tourments vertigineux et l'impossibilité de la libération de l'âme. *«Vivre, n'est-ce pas une suffisante révolte?»* se demande-t-il.

Max-Pol écrit que Camus, dans les années 1932- 1933, lisait La Bible, Nietzsche, Dostoïevski, Barbusse, Jean Grenier, Europe et La Nouvelle Revue Française. Le futur écrivain épuise déjà son champ d'intérêt. Durant sa maladie, il se rend compte de l'importance du corps qui est la première condition de la servitude et décide de mordre la vie à pleines dents. Pour approcher de la réalité constatée dans son désordre à la suite de sa maladie, il s'oriente vers les plages, vers le soleil, vers la mer. Si l'on peut parler d'un mythe méditerranéen qui a pris corps dans l'œuvre de Camus, c'est grâce à ce moment où, sous l'influence de Valéry, il découvre l'intensité des cieux mouillés, des parfums et des fleurs, sous la lumière de l'antiquité latine avant d'être grecque. La hantise de la mort ne s'est pas transformée en un vif espoir de vie, mais son visage a perdu son apparence aventureuse. Le tragique du monde continue à résider dans le mystère. La fragilité des amours et des parfums, du soleil et des fées, remplace, avec le désir d'affranchir les obstacles de toute question posée, le silence des cieux.

Plus on étudie ou relit ses paroles, plus on s'aperçoit que Camus a une tradition méditerranéenne de laquelle il s'inspire. Ses premiers essais qui

finissent par la découverte amère et sinistre, se frappent par la densité fouguese de noces avec le monde. Ces premiers essais qui précèdent ses études et son travail sur *«Les rapports de l'hellénisme et du christianisme dans les œuvres de Plotin et de saint Augustin»*, l'accord de la mort et du soleil est chanté avec une dimension poétique ayant ses racines dans son propre sol. A chaque pas qu'on fait vers le sud, on rencontre, outre la tradition méditerranéenne, la mort familière et effrayante. *«C'est le soleil, autant que la maladie, qui apprit à Camus qu'il était mortel. Qu'il était condamné tôt ou tard à cette aventure horrible et sale contre laquelle il se révoltait de tout son être »*⁹.

C'est le soleil qui enseigna à Camus que ce monde édifie d'autre part son royaume où il atteint son bonheur. Avec l'alternation du temps, soleil qui se lève le matin et qui se couche le soir, la nuit lendemain ... et la mort qui est irrémédiablement au bout. Son royaume, il le sait bien, se terminera un jour par un anéantissement. C'est par là qu'il arrive à la prise de conscience du non-sens de la vie et à l'idée que l'homme est libre de vivre *«sans appel, quitte à payer les conséquences de ses erreurs, et qu'il doit épuiser les joies de cette terre»*.

Les critiques disent que l'œuvre de Camus s'ordonne autour de deux pôles: l'absurde et la révolte. La résonance particulière de ces deux mots que nous pouvons exprimer par cette brève question; *«la vie vaut-elle la peine d'être vécue?»* nous amène à la découverte d'un monde qui n'est pas absurde en lui même, mais qui le devient en présence de l'homme.

Les idées sur la morale de l'absurde de Camus sont exposées dans *Le Mythe de Sisyphe* (1942), illustrées par *L'Etranger* (1942) et, en 1944, par deux pièces de théâtre: *Caligula* et *Le Malentendu*. En passant de l'absurde à la révolte, il se pose un terme qu'on nomme l'humanisme. Comme la révolte est une action, il faut trouver une valeur qui donne à l'action son sens et ses limites.

⁹ *Camus par lui-même*, p.31.

Cette valeur n'est autre que la nature humaine et dont *La Peste* (1947) en est la principale illustration. Puis, mais d'une façon moins significative, viennent *L'Etat de siège* (1948), *Les Justes* (1949) et *L'Homme Révolté* (1951). Quelle est la place de *La Chute* (1957) dans cette organisation? *La Chute* est le seul livre de Camus qui s'achève sur une résignation ricanante, misérable. La citation suivante nous aidera à comprendre l'écrivain et résumera, en quelque sorte, ce que nous voulons dire à propos des sources qui nourrissent l'œuvre de Camus: « *On pourrait expliquer tout Camus en imaginant que les années 1895-1933 n'ont pas existé... Tous les intermédiaires entre la révolution nietzschéenne et les trous noirs des fusils devant les intellectuels de 1942, tous ces intermédiaires se trouvent abolis*»¹⁰

¹⁰ *Camus par lui-même*, p.164.

Apports de Dostoïevski et de Kafka:

Avant de parler de l'apport de Dostoïevski et de Kafka en ce qui concerne notre sujet et surtout en ce qui concerne la littérature de l'âme humaine, la littérature qui « met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience de l'homme », nous estimons utile de rapporter cette phrase de M. Lebesque. Avec cette citation nous sommes tentés de penser à la familiarité entre *Le Procès* et *Le Château* d'un Kafka, ou bien entre *Crime et Châtiment* ou *Le Sous-sol* d'un Dostoïevski et *L'Etranger* ou *La Chute* d'un Camus: « On a pu dire que Camus n'a rien inventé, et c'est vrai, en somme, Camus vient en droite ligne des Grecs, de Nietzsche, de Dostoïevski; parmi les contemporains, Gide, Malraux, Montherland, mais l'influence est bien moindre.»¹¹ C'est vrai que Camus appartient plus à une lignée qu'à une époque. Et cette lignée est aussi celle de Kafka et de Dostoïevski.

Nous retenons, parmi ces écrivains, Kafka et Dostoïevski qui nous intéressent beaucoup plus que les autres par l'importance qu'ils accordaient aux difficultés de l'homme, par la priorité qu'ils accordaient au thème et au sentiment de la chute progressive de l'homme.

Nous savons que l'œuvre de Kafka se proposait déjà d'illustrer le thème de la chute progressive de l'homme, thème qui domine aussi l'œuvre de Camus. Essayons d'expliquer comment Kafka ou Dostoïevski se font prédécesseurs de Camus, de définir le rapport qui existe entre eux.

Le Procès commence par l'arrestation au petit moment de Joseph K. sans que l'inculpé se sache coupable d'aucun crime. Vient immédiatement un destin apparemment absurde. Il n'y est pas question d'un procès ordinaire. Joseph K., après son arrestation, est laissé en liberté non provisoire mais

¹¹ *Camus par lui-même*, p.163.

définitive. Et le livre veut seulement dire qu'il n'y a aucune chance pour que le procès trouve son terme avant la fin de la vie. Joseph K., qui, dans sa pauvre existence, n'a commis aucune faute et n'a avec ses semblables que des relations évasives. Il n'est jamais appelé au cours de l'histoire à choisir entre deux routes. C'est aussi le cas de Clamence. Réfugié dans un bar d'Amsterdam, n'ayant commis, comme Joseph K., aucune faute à la condition toutefois que nous ne tenions pas compte qu'il a laissé une femme se noyer, il n'a presque pas de relations avec les gens. Dans *Le Procès*, l'action est presque absente. Le héros s'enfoncé chaque jour davantage dans son procès dont il nie d'abord la réalité, pour ensuite s'identifier peu à peu à lui. De même, Clamence aggrave d'un lieu à l'autre l'auto-accusation et surtout il accuse ses semblables. *La Chute* aussi est vierge d'action.

Le héros de *L'Etranger* suit aussi le même trajet; d'abord il ne croit pas à sa culpabilité, puis il s'identifie à la prison et finit par croire qu'il est coupable. Comme Joseph K., il cesse tout à coup d'être lui-même. Comme lui, il s'interroge sur le sens de ce qu'il a fait, il ne comprend pas autrui ni le monde. Son destin désormais se joue hors de lui. En tout état de cause, il s'instaure un sentiment d'étrangeté à soi-même, un sentiment bizarre qui fait perdre le sens qu'on attribuait au monde.

L'analogie entre le monde de Kafka et celui de Camus vaut la peine d'être soulignée. A tous ces arguments, on ajoutera une différence capitale visible d'après l'organisation des deux livres. « *La société, force obscure, finit chez Kafka par avoir raison de l'individu; dans L'Etranger, Meursault, même s'il est victime de la sanction, se forge contre la comédie sociale une conscience qui autorise la révolte* »¹²

Le monde de Kafka, comme il en est pour le monde de Camus, n'est

¹² *L'Etranger d'Albert Camus*, Rey, Pierre-Louis, p.19.

jamais très différent du notre. Ce monde, malgré l'air pesant et triste, et malgré le va-et-vient constant entre l'idée de vie et de mort, a une porte par laquelle il devient facile d'y pénétrer à celui qui veut le connaître. Le monde où l'on vit et le monde que l'on s'imagine, dits monde réel et monde imaginaire, sont les mêmes. Au premier abord c'est par cette homogénéité qu'il nous devient facile d'y entrer.

Pourquoi tous ces discours sur Kafka tandis que notre sujet est en fait l'étude de la culpabilité dans deux livres d'Albert Camus? Nous parlons de l'apport de Kafka dans le roman moderne, et surtout dans la conception romanesque de Camus, parce que les existentialistes lui décernent l'honneur de l'effort impeccable de Sisyphe et de la nausée de Heidegger.

Camus a toujours porté en lui la tradition de la philosophie moderne qui s'enracine de Descartes à Hegel. L'organisation de son œuvre en est la preuve. Après l'Été dans l'âme sèche, les fils d'Hélène oranais connaissent l'hiver d'Amsterdam. « *C'est ici que Prométhée entre dans notre siècle* »¹³ remarque Camus. Le drame d'un Meursault ou d'un Clamence n'est autre que le drame du Prométhée moderne plongé dans la ville industrielle, pour constater le malheur de l'humanité. C'est pour cette raison que Clamence vante "*l'émotion des cœurs purs*" et que Meursault étale "*l'inertie de l'homme primitif frustré du langage*".

Le premier précepte sur lequel repose toute la philosophie idéaliste contemporaine, de Descartes à Hegel et à Sartre, le premier précepte que Descartes a trouvé selon Camus, est « *de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que (je) ne la connusse évidemment être telle.* »¹⁴ C'est la philosophie qui a pour précepte l'évidence, et qui consacre la supériorité de l'esprit sur le monde qui l'entoure. Descartes avait rêvé qu'il se promenait dans

¹³ Albert Camus, Abbou, A. et Lévi-Valensi, J., p.135.

¹⁴ Albert Camus, Abbou, A. et Lévi-Valensi, J., p.136.

les rues et rencontrait son double. Camus après Descartes se promène à Amsterdam où s'est joué le premier drame de l'esprit humain et lui aussi rencontre - ou il fait rencontrer à Clamence - son double.

La supériorité de l'esprit sur le monde, de Kafka ou de Dostoïevski, de Camus après eux, le monde qui a perdu son innocence et qui est devenu trop étrange, entraîne un malaise psychique et physique né du sentiment de l'imminence de l'avenir. C'est un pur état de l'inquiétude qui commence. Le monde désormais est menacé par l'esprit. De là on arrive au problème capital: *«juger si la vie vaut la peine d'être vécue»* .

L'unité du monde de Kafka et celle du monde réel expliquent l'unité des deux positions représentées par le héros du Procès, à la fois accusé et accusant. Cette unité contradictoire initiale, être à la fois accusé et accusant, n'est supprimable qu'avec un refus, avec une pure négativité semblable à celle de Meursault. C'est au moyen de cette négation que l'existence se comprend dans sa propre activité en face de la négativité du monde de la propriété. Ainsi arrive-t-on à l'unité qui finit par être dialectique, au monde des hommes redoublés et divisés entre leur propre existence et leur entourage. En une page brillante de *L'Homme révolté*, Camus cite que la négation est son Dieu, comme la réalité naguère .

Le mensonge, dit Josephe K., est donc l'ordre du monde. Aussi tout s'achève dans la négation. *« ...le procès de Josephe K. ne pouvait évidemment s'achever ni sur un acquittement ni sur une damnation, puisque l'inculpé n'était coupable que d'exister »*¹⁵ dit un critique.

L'influence de Dostoïevski sur l'œuvre de Camus se remarque surtout dans *La Chute*. L'année où *La Chute* est publiée Camus a le même âge que l'écrivain russe. On voit que rien n'est laissé au hasard. Voici deux passages

¹⁵ *Le Procès*, David, Claude, (préface), p.20.

d'origine différente mais de ressemblance étonnante: « *Vous avez à peu près mon âge, l'œil renseigné des quadragénaires qui ont à peu près fait le tour des choses*». Et, « *J'ai quarante ans actuellement. Or, quarante ans, c'est toute la vie, c'est la profonde vieillesse*». La première phrase appartient à Clamence et la seconde à l'antihéros de Dostoïevski.

Comme Joseph K., comme Gregor Samsa, comme Meursault et comme les personnages de **Bruit et de Fureur** de Faulkner ou comme le héros du **Sous-sol**, le héros de **La Chute** illustre la thèse que l'on pourrait résumer en une phrase: «*il n'y a pas de fin de la chute de l'homme*». Le thème de la chute progressive de l'homme n'est donc pas la nouveauté propre à Camus.

Camus accorde à l'œuvre dostoïevskienne une importance capitale pour notre époque. Dans une revue, il proclame courageusement qu'on a longtemps cru que Marx était le prophète du vingtième siècle, et qu'on sait maintenant que la vraie prophétie a fait long feu et que nous découvrons que le vrai prophète était Dostoïevski. Camus, bien avant d'écrire **La Chute**, découvre le cercle magique de Dostoïevski. **Le Mythe de Sisyphe**, **L'Homme révolté** sont fondés sur une méditation qui prend pour objet le nihilisme dénoncé cent ans plus tôt dans l'œuvre de l'écrivain russe. L'originalité de Camus en la matière c'est de pousser plus loin les contradictions des nihilistes du dix-neuvième siècle, et comme il l'avoue, de se placer dans la négativité absolue. Le nihilisme était un esprit logique niant la nature humaine comme le capitalisme qui procède du même désir de rationalité. **La Chute** de Camus, autrement dit le sentiment de culpabilité de Clamence qui traduit cette chute est la conséquence d'un choix de l'esprit orgueilleux à la manière du suicide de Stavroguine et de la folie d'Ivan de Dostoïevski.

Nous avons jugé nécessaire de souligner la place que tient Dostoïevski dans la pensée camusienne puisque Camus reconnaît en lui un modèle préoccupé

de sauver l'homme du mal, de supprimer le grand dilemme qui se résume par les paroles d'un Ivan, paroles que Camus avait définies dans *L'Homme révolte*: « *être vertueux et illogique, ou logique et criminel* »¹⁶.

Voici encore deux phrases qui vont illustrer l'étroitesse des liens entre Dostoïevski et Camus. Ces deux phrases sont importantes surtout parce qu'elles nous fournissent l'essentiel de la conversation suite au sentiment d'être coupable de crime. Citons: « *Puis-je, Monsieur, vous proposer mes services sans risquer d'être importun ?* » Et la deuxième: « *Oserai-je, Monsieur, m'adresser à vous pour engager une conversation des plus convenables* ». Ces deux phrases, la première venant de Clamence et la deuxième du héros de *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, demandent une réflexion. L'intérêt est que, dans les deux cas, il s'agit d'un criminel en puissance, d'un coupable. Clamence raconte à son interlocuteur la chute de la jeune femme dans la rivière, de même que Marmeladov fait le récit de la chute de sa fille. En commun, ils ont un projet. Comme ils sont déchirés entre leurs rêves et la conscience de leur réelle indignité, ils veulent dominer leur bassesse. « *Ils se tirent de leur dilemme en provoquant le rire complice qui donne l'illusion de la connivence et du pardon. Hommes de la chute, ils triomphent à plat ventre ils se vautrent dans l'ordure.* »¹⁷

Le critique littéraire, Zweig, écrit que la littérature de Dostoïevski peigne l'âme avec une netteté impitoyable à la manière de Shakespeare qui peigne le teint et l'amour du corps humain. Si le thème de l'humanité au sens universel occupe la première place chez lui et s'il a su créer, avec Raskolnikov dans *Crime et Châtiment* ou avec Nastasya Fiilipovna dans *L'Idiot*, le monde de l'âme russe avec sa grandeur et violence. Zweig ne peut pas être censé sans raison. De plus, si Camus a su créer avec Meursault dans *L'Etranger* ou avec Clamence

¹⁶ *Essais*, Camus, Albert, p.468.

¹⁷ *Essais*, Camus, Albert, p.468.

dans *La Chute*, le monde de l'âme des gens qui péchent par manque de conscience et qui exigent d'être jugés objectivement, si son « *met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes* », la distance qui sépare ces deux écrivains n'est pas très grande.

Le but essentiel de parler en détail de l'écrivain russe est que le coupable prototype, Raskolnikov, démontre bien que les gens sont doués du pouvoir de commettre le délit quand les conditions se présentent. C'est-à-dire que le crime, si l'on veut le voir, comporte toujours une raison, au moins, logique et explicable, car cela dépend de la relation de " cause à effet ". Nous rencontrons un Raskolnikov qui finit par comprendre que, son point de départ étant tout est dans les mains de l'homme, non de Dieu, l'homme est privé, à l'inverse de ce que la majorité croit, de toute force qui sauverait son destin. C'est là la saisie de la misère de l'homme. Raskolnikov tue les deux femmes vieilles pour des raisons tout à fait impersonnelles, à la manière de Meursault. Sa culpabilité n'est pas de naissance. Par ailleurs, il ne croit pas qu'il soit vraiment coupable. Rappelons-nous Meursault, sa distance ou sa parenté avec Raskolnikov. Nous verrons que ce n'était pas Meursault qui décidait, mais « *le soleil maintenant écrasant qui se brisait sur le sable et sur la mer* »¹⁸, le soleil qui détermine tout, le soleil qui est donc le coupable réel. Cela peut paraître raisonnable à certains qui préféreront l'itinéraire direct de la logique simple. Cette logique est erronée, surtout si elle est liée à un cas dépourvu de sens de l'absurde. Camus note que le cri d'Ivan disant que « *tout est permis* », comporte plus d'amertume que de joie. Et « *l'absurde ne délivre pas, il lie* » ajoute-t-il. Donc, l'absurde n'autorise pas tous les actes. Alors faut-il trouver au crime une explication autre que l'absurde qui ne recommande pas le crime. Car, « *tout est permis* » ne signifie pas que « *rien n'est défendu* ».

¹⁸ *L'Étranger*, Camus, Albert, p.89.

Définition de la culpabilité et synopsis des deux livres:

La culpabilité est l'état de celui qui est coupable, qui a commis une faute, qui a agi contre la loi et contre les ordres de toute sorte. Au sens psychologique, le sentiment par lequel on se sent coupable, qu'on le soit réellement ou non, traduit le sentiment de culpabilité.

En choisissant le thème de la culpabilité dans *L'Etranger* et dans *La Chute*, nous avons devant nous une perspective de deux romans qui, se recouvrent et diffèrent à la fois. C'est cette structure qui nous a frappé le plus. En second lieu, c'est la parenté possible entre Camus et quelques écrivains qui l'ont précédé, comme Kafka et Dostoïevski. Nous venons de parler de cette parenté. Nous allons maintenant de rechercher l'origine de ce sentiment en rapport avec ses semblables, et de voir si les deux protagonistes se rejoignent quelque part en fin dans leur itinéraire ou bien au contraire s'ils s'éloignent à jamais l'un de l'autre. Ce faisant, nous nous référerons souvent aux citations n'apportant pas à ces deux livres, parce que les essais de Camus, comme nous l'avons indiqué au début, sont irremplaçables dans la mesure où ils nous donnent la clé qui nous permet d'entrer dans le vif du sujet.

*« De même que la deuxième partie de L'Etranger n'est autre qu'une série d'interprétations de sa première partie qui met en questions l'interprétations que le lecteur faisait jusque-là du caractère de Meursault, de même à la suite de la première évocation de son passé comme avocat parisien, Clamence s'adonne à une interprétation ou plutôt à une réinterprétation des mêmes événements. »*¹⁹

Avant d'aborder le sujet du thème du sentiment de la culpabilité dans

¹⁹ *Albert Camus, Fitch, Briant T. , p.90.*

L'Etranger et dans La Chute d'Albert Camus, lisons la synopsis des deux s pour en avoir au préalable une certaine connaissance et pour mieux se savoir ce qui s'y passe:

"Le hasard et les circonstances font de Meursault un meurtrier malgré lui. Au tribunal, il reste indifférent, comme un étranger à son procès. Condamné à mort, il crie le non-sens de tout, lorsqu'un aumônier vient lui parler dans sa cellule. Ayant exprimé sa colère, il trouve finalement l'apaisement face à la tendre indifférence du monde qui lui fait écrire: De l'éprouver si pareil à moi si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, que j'étais encore."²⁰

"J.Baptise Clamence, un soir, sur le pont des Arts, sortit de son rêve en entendant retentir un rire. Il éprouva un sentiment de malaise, puis il se souvint qu'il avait laissé se noyer une jeune femme sans essayer de lui porter secours. La mémoire lui fut rendu, ce fut la chute en enfer. Désormais, dans l'impossibilité de croire en sa excellence, il tourne en dérision toutes les valeurs et finit par s'établir conseiller juridique de la pègre dans un bar malfamé d'Amsterdam. Là, il attend le bourgeois égaré pour lui faire subir le vertige au moyen d'une confession calculée. Il entraîne ses

²⁰ *Dix Siècle de la littérature française*, Tome 2, p.300.

victimes dans son enfer: la prison du malconfort." ²¹

Comme on le comprend au premier abord, la première des synopsis est relative à **L'Etranger** et la deuxième à **La Chute**.

²¹ *Dictionnaire des écrivains.*

Données de l'existentialisme:

Avant de traiter le thème de la culpabilité dans *La Chute* et dans *L'Etranger* d'Albert Camus, nous pensons utile de faire savoir que l'arbre des existentialistes, enraciné sur Pascal et Kierkegaard, poussant d'un côté, avec Sartre, Husserl, Heidegger et Nietzsche, de l'autre avec Chestov et Berdiaef, Blaondel et Buber, Jaspers et Gabriel Marcel, contient aussi Camus. L'apport de la philosophie existentialiste, c'est qu'elle offre à la littérature une double ramure: l'athéisme robuste et le christianisme reverdissant. C'est l'athéisme qui intéresse Camus. « *C'est un des multiples paradoxes de notre temps que l'existentialisme s'y fasse d'abord connaître comme athéisme.* »²²

L'existentialisme affirme sans cesse que l'homme est dans le monde et inséparable du monde. Cette affirmation revient très souvent sous la plume de Camus. Une citation brève, " mon royaume était de ce monde ", nous explique très bien cette affirmation. Ce lien fort étroit entre l'homme et le monde, bien qu'il puisse être conçu comme source de bonheur, constitue la base de toute démarche philosophique et actionnelle chère à la conception existentialiste. « *Nous ne sortirons jamais de ce bénitier immense* »²³ renforce l'idée que l'existentialisme affirme encore que la situation de l'homme dans ce monde fournit à chacun les cadres et les points d'appui de sa prise de conscience sur lui-même en même temps que de sa prise de possession du monde. « *Etre de chair et de responsabilité, il (l'homme) porte le monde en ses mains, et à chaque instant en assume la charge* »²⁴. Porter le monde en ses mains, c'est le pur état de Meursault qui, à la suite de sa prise de conscience très rapide, détruit

²² *Mabroux Camus Sartre*, Mounier, Emmanuel, p.118.

²³ *La Chute*, Camus Albert, p.115.

²⁴ *Mabroux Camus Sartre*, Mounier, Emmanuel, p.120.

l'équilibre du jour , l'équilibre du monde à ce qu'on en comprend. Assumer la charge du monde qu'on tient en ses mains... Clémence en est le modèle parfait. Cette charge l'enlise dans la pensée que tout le monde a sa part dans la culpabilité, et qu' *«il ne suffit pas de s'accuser pour s'innocenter.»*²⁵

On parle d'une protestation existentialiste que nous pouvons résumer par la phrase suivant: *«Je ne suis pas une chose... Je suis un existant, à savoir un être qui surgit dans l'ordre déterminé des choses comme une nouveauté absolue, un centre d'initiative, d'affirmation, de liberté. Un être certes, qui n'est pas absent ou séparé du monde, qui ne vit même et ne se trouve que dans et par le monde, mais qui transcende le monde par sa puissance créatrice et doit constamment s'arracher à l'engluement des choses pour garder la souplesse élastique de son existence première. En un sens, je suis même celui par qui le monde existe... Ce qui importe pour un existant, ce pas le jeu esthétique avec le chatolement des choses... c'est la vie authentique, la perpétuelle libération de ma liberté, le perpétuel arrachement à l'inertie des choses, de la vie et de la pensée toujours en voie de prendre sur moi comme un froid ou une rigidité de mort.»*²⁶

S'il y a un drame humain qui pousse à bout la liberté de l'homme au sens existentialiste, ce drame se joue par *«ces deux certitudes, mon appétit d'absolu et d'unité et l'irréductibilité de ce monde à un principe rationnel et raisonnable.»*²⁷ Il faut souligner que pour les existentiels, la négation remplace leur Dieu et que le seul support de Dieu c'est la même négation qui le refuse. *«Exactement, ce dieu ne se soutient que par la négation de la raison humaine.»*²⁸ Sans perdre de vue que Camus a sa part de l'athéisme robuste dans la conception existentialiste, un rappel est indispensable: Camus, tout au long

²⁵ *La Chute*, Camus, Albert, p.100.

²⁶ *Malraux Camus Sartre*, Mounier, Emmanuel, p.118.

²⁷ *Le Mythe de Sisyphe*, Camus, Albert, p.73.

²⁸ *Op.Cit.*, p.62.

de son œuvre , sème cet athéisme avec une habileté magnifique. Meursault et Clamence, sans aller consulter les autres, évoquent cette idée préconçue. Comme si c'était pour réfuter toute thèse et tout reproche qu'il ne représente pas l'athéisme robuste de l'existentialisme mais le christianisme reverdissant, Camus fait dire à Clamence qu'il n'est *« pas chrétien pour un sou »*²⁹ et qu'il lui *« faut choisir un maître Dieu n'étant plus à la mode. »*³⁰ Nous savons par ailleurs que Meursault s'appellant "Monsieur l'Antéchrist", refuse l'aumônier qui veut lui porter la grâce de Dieu. " ...*En me demandant si je croyais en Dieu, j'ai répondu que non*" fait dire Camus à Meursault qui agit en accord parfait avec les prémisses de l'existentialisme, qui réduit le monde à l'humain, qui le marque de son sceau pour le comprendre.

²⁹ *La Chute*, Camus, Albert, p.141.

³⁰ *Op.Cit.* , p.139.



DEUXIEME PARTIE

Origines possibles du sentiment de la culpabilité:

Pour l'homme ordinaire, la culpabilité est inspirée comme un sentiment étouffant et par diverses causes de caractère spirituel et religieux. La culpabilité au sens religieux chrétien exprime la revanche d'un sacrilège ou l'attaque et l'abus des règles ou des normes établies par la voie divine. Pour l'homme croyant en Dieu et à la réincarnation, tous les actes et idées dans le monde réel et propres à l'homme doivent être précisés selon l'ordre divin. Ce faisant, l'homme chrétien a pour modèle Jésus-Christ lequel était comme lui et avait vécu avec lui. C'est-à-dire, l'homme chrétien garde en lui l'expérience de son prophète Jésus.

Notre étude est plus une perspective thématique que religieuse. Il faut dès à présent noter que Camus insiste davantage sur l'homme que sur Dieu. Pourtant, en parlant de l'état de l'homme créé par Dieu, créé mais aussi abandonné à en croire Camus, et aussi de ceux qui représentent la même lignée que lui, surtout en parlant de l'état de l'homme camusien pour qui le problème fondamental est le problème d' "union" et de "séparation", il faut souligner qu'en tout état de choses le chrétien doit choisir entre deux aspects du Christianisme: Dieu ou le monde. Et la conviction est que chacun porte en lui une grande intransigeance. Ces deux termes, Dieu et monde, nous fournissent les deux origines essentielles.

Comment Dieu peut-il être responsable du sentiment de la culpabilité de l'homme? Il faut tenir compte du résultat d'une méditation sur la non-pérennité de la nature humaine, de l'homme. Même s'il veut aller vers Dieu, il doit prendre une voie indirecte. Par ailleurs, il y a sa conscience qui l'examine et qui lui pose des questions.

Si l'on se rappelle que l'homme camusien a une expérience spirituelle

appartenant à la perspective métaphysique, il nous est difficile de définir la vision de la culpabilité par rapport à l'Être et au monde. Devant le monde qui l'entoure, l'homme camusien se sent à la fois familier et étranger, solidaire et solitaire. Il est aux prises avec des sentiments contradictoires, exercices spirituels qui épanouissent la conscience empoisonnée. Il s'agit du parti pris contre tout le monde dans le plus sévère examen de conscience.

Quelle différence y a-t-il donc entre l'homme religieux et l'homme métaphysique? L'homme religieux, sur le plan doctrinal, est une créature totalement séparée de son Créateur par un fossé infranchissable qui est la différence infinie de sa nature. Pour découvrir Dieu, l'homme religieux a recours à la foi: il croit à ce qui dépasse sa raison (limitée). Et sur le plan de la réalisation spirituelle, il suit le chemin de l'amour en mettant l'accent sur la bonté divine, de la crainte et sur la puissance et la justice divines. La sainteté dépend totalement de la grâce divine qu'il faut mériter par l'effort de la volonté, par la pratique des vertus et par la fréquentation des sacrements. Faute d'une de ces organisations, sur le plan doctrinal, et d'une de ces réalisations spirituelles, l'homme trébuche contre l'obstacle sentimental lequel est capable de troubler sa vie.

Quant à l'homme métaphysique, il n'a qu'à descendre en lui-même et regarder pour découvrir l'Absolu ou le soi. Il se sent identique à son soi d'une manière essentielle et non substantielle, existentielle ou cosmologique, à l'inverse de l'homme religieux. « *Il perçoit l'Absolu par une évidence intuitive.* »³¹ Tous ceux qui font ou feront de la culpabilité leur sujet d'étude doivent prendre en considération cette réalité.

Meursault dans *L'Étranger* et Clamence dans *La Chute* ne nous donnent pas le modèle de l'homme religieux. La réalisation spirituelle ou

³¹ *La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus*, p.XI.

l'identification avec leur soi se fait chez eux par la voie de la connaissance.

L'interdit charge l'homme par une responsabilité. Et certains parlent de la responsabilité d'Adam en ce qui concerne le péché originel. Les limites qu'il dépasse par l'excitation d'Eve est aussi l'affirmation d'une liberté en question. Et il est bien évident qu'il n'y a aucune place pour la responsabilité dans une vie toute spontanée, dans cette harmonie naturelle, et serrée entre l'existence et son devenir. C'est le cas de Meursault jouissant d'agir, heureux d'être dans le monde, ignorant sa culpabilité, détruisant l'équilibre du jour. Quand nous voyons Clamence qui généralise l'état de l'homme en demandant si «*ne sommes-nous pas tous semblables?*», qui affirme la culpabilité de tout le monde sans en faire une seule exception, il semble important de rapporter l'histoire d'Adam chassé de l'Eden parce qu'il a mangé la pomme interdite offerte par Eve.

Si l'acte d'Adam peut être considéré comme l'état de jouissance brute d'une pulsion, non pas subie à la façon d'un douloureux délai, mais agissante dans sa propre détente, la ressemblance entre cet acte et celui de Meursault devient grande. Si l'acte d'Adam est considéré non pas comme une limite, mais comme une vertu; non comme une privation, mais comme une puissance, la ressemblance peut également être appliquée à Clamence.

Le rapport entre les noms des ouvrages, *L'Etranger* et *La Chute*, et la "*chute*" d'Adam de l'Eden dans un monde qui lui est "*étranger*" n'est jamais si formel et sans profondeur. Sans doute le thème n'est pas transposé tout à fait, malgré le fond qu'il enrichit.

Hors de toutes ces sources possibles, on peut parler du mépris envers les intellectuels de l'époque. Plus particulièrement à l'époque où *La Chute* a paru, les gens d'idées ne manquaient pas de se livrer à de violentes polémiques. C'est-à-dire, les vices de pensée de l'époque décrits par le comportement d'un homme sont exprimés sous une forme de jugements stricts et irréversibles.

Il faut citer aussi l'innocence première dont Clamence est en quête perpétuelle, et le sentiment d'inculpé qu'elle inspire. L'homme primitif et son bonheur probable se sont associés avec l'homme moderne et sa pourriture indéniable. Le songe d'une pureté totale pareille à celle de l'homme primitif surtout en ce qui concerne son bonheur, trouve ici sa place.



La culpabilité de Meursault par rapport à l'innocence de Clamence:

Nous pouvons rapprocher *L'Etranger* et *La Chute*, Meursault et Clamence. Dans les deux ouvrages, nous rencontrons le même cri. Pourtant la différence est grande. Meursault se fait entendre à nous une voix rauque, sans éclat et en une discordance répétitive. Il peint le portrait du prodigieux innocent déclaré coupable par les hommes tandis qu'il a tué un homme. Son crime ne manque pas d'un seul détail pouvant contrarier sa culpabilité. Ce dont il s'agit, c'est une attaque violente contre le droit de vivre d'une homme, c'est un meurtre. Pourquoi donc être déclaré coupable par les hommes et non par lui-même ?

Entre *L'Etranger* et *La Chute* il y a autant d'opposition qu'entre le jour et la nuit, la lumière et l'ombre. De *L'Etranger* à *La Chute*, Meursault, innocent prodigieux déclaré coupable par les hommes et non par lui-même, refusant le secours que l'aumônier veut lui porter et qui ne parvient à reconnaître que très tard et vainement l'évidence de sa culpabilité est remplacé par Clamence qui se proclame juge-pénitent, qui peint à son tour le portrait du coupable traduisant des coupables à son tribunal, convoquant ses semblables à une confession aussi longue que la sienne, appelant les pécheurs, y compris ceux qui n'ont pas même écrasé une fourmi, à s'avouer coupables. Au sens réel, son innocence ne manque pas de témoin. Il n'a rien fait pour être déclaré coupable, sauf assister à la noyade d'une jeune femme dans une nuit froide. Lisons les phrases tirées de *La Chute* pour mieux saisir la psychologie de Clamence s'initiant au sentiment du péché en étant simplement témoin de la noyade d'une jeune femme, laquelle ne signifierait que peu de choses à la plupart des gens:

"Le soir dont je vous parle, je peux même dire que je m'ennuyais moins que jamais. Non, je ne désirais

pas que quelque chose arrivât... Je goûtais le silence revenu la douceur du soir, Paris vide. J'étais content. La journée avait été bonne... Je sentais monter en moi un vaste sentiment de puissance et, comment dirais-je d'achèvement, qui dilatait mon cœur... J'allais allumer une cigarette de satisfaction, quand, au même moment, un rire éclata derrière moi... j'entendis le rire dans mon dos...Je restais là,immobile... En même temps, je percevais les battements de mon cœurprécipités...J'étais étourdi, je respirais mal." ³²

En lui laissant le soin d'exprimer des sentiments d'accablement au moment de la noyade de la jeune femme, nous trouvons la fragilité du monde intérieur de Clamence, témoin de la mort d'un être humain,et aussi, témoin de sa propre faiblesse:

"J'entendis le bruit, qui me parut formidable dans le silence nocturne, d'un corps qui s'abat sur l'eau. Je m'arrêtai net, mais sans me retourner. Presque aussitôt, j'entendis un cri, plusieurs fois répété, qui descendait lui aussi le fleuve, puis s'éteignit brusquement. Le silence qui suivit, dans la nuit soudain figée me parut interminable. Je voulus courir et je ne bougeai pas. Je tremblais, je crois de froid et de saisissement. Je me disais

³² *La Chute*, pp.41,42,43.

qu'il fallait faire vite et je sentais une faiblesse irrésistible envahir mon corps. " ³³

Ce que nous lisons, ce que Clamence nous livre, c'est en effet ce que nous croyons être une simple confession. C'est la confession d'un avocat parisien au cœur juste et bon, défenseur des nobles causes. Sa part dans la noyade de la jeune reste toujours discutable car il ne connaît même pas le visage de celle-ci, il ne connaît d'elle que sa nuque et ses cheveux mouillés, aperçus furtivement dans la nuit. Sa part dans la noyade de la jeune femme, on pourrait tout juste dire qu'elle est indirecte, peut-être même qu'elle n'est pas du tout pas, parce qu'il n'a rien fait de mal comme on a coutume de dire, parce qu'il n'a même pas fait un pas en avant, puis qu'il s'arrêta net, sans même se retourner. On peut penser au souci d'éviter le malaise et l'ennui que cette rencontre inopportune lui inspire. Chez lui, il ne s'agit pas d'un destin que lui fabriquent à son insu le monde et le soleil comme c'est le cas pour Meursault. Le destin de Clamence dépend moins du monde et du soleil que celui de Meursault. Lisons les phrases suivantes tirées de *L'Etranger* pour les comparer avec celles de *La Chute* précédemment citées:

"Mais la chaleur était telle qu'il m'était pénible de rester immobile... Rester ici ou partir, cela revenait au même... Je marchais lentement vers les rochers et je sentais mon front se gonfler sous le soleil... Je pensais à la source fraîche derrière le rocher ... Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond était revenu... J'ai été un peu surpris " ³⁴

³³ *La Chute*, p.75.

³⁴ *L'Etranger*, pp.91,92,93.

Le tableau qui illustre le déclenchement des faits juste avant l'acte, proprement dit le crime, recouvre à peu près les mêmes traits que ceux qui illustrent la noyade de la femme dans *La Chute*. La surprise y est commune; le premier, Clamence, la nomme "étourdissement" et le deuxième Meursault, se dit "surpris" plus simplement.

Comment s'achève l'ultime phase d'une série d'actes irréversibles débutés sous l'effet de la chaleur, pour une simple histoire de femme de l'ami de Meursault? La parole est à Meursault. Elle ne comporte pas de signes de la confession calculée de Clamence, mais elle constitue le noeud de l'histoire qui paraît se dérouler d'une manière tout à fait instinctive et qui se termine, comme ce soir-là de Clamence, par la mort:

"J'ai fait un pas en avant. ... L'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil... Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli toujours en face de moi... tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent... Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé. J'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. " ³⁵

Sans aucun doute, le crime de Meursault est d'une netteté ordinaire du point de vue des mécanismes terminaux. Sans suivre les symptômes et le

³⁵ *L'Etranger*, pp.94,95.

déchaînement dans la psychologie de Meursault et regardant l'acte d'en face, avec un œil objectif, on assiste à un crime, à une tuerie. Nous pensons que nul ne pourrait croire à l'innocence de Meursault et ne chercherait à lui trouver des excuses à la suite d'une lecture précipitée de son histoire. Le crime ne reste point inexplicable, surtout quand on lit:

"Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. " ³⁶

Tirer encore quatre fois sur un corps inerte et se montrer dépourvu de toute sensibilité humaine ne peuvent être expliqués qu'avec «un cœur de pierre», aux dires du juge. Débarrassé de tout préjugé, l'acte de Meursault, on dira qu'il n'est pas innocent.

Concernant les sentiments qu'éprouvent au moment décisif les héros de *L'Etranger* et de *La Chute* vis à vis de leur avenir, nous avons devant nous deux individus tout à fait différents par leur tempérament. Aux quatre coups que Meursault tire sur le corps inerte de l'Arabe, à la brutalité, à la rigueur qu'il nous sous-tendent s'opposent la fragilité et la douceur de Clamence, exilé douteux, mais lucide:

"J'adorais aider les aveugles à traverser la rue... J'ai toujours aimé renseigner les passants, ... acheter les fleurs à la vieille marchande, dont je savais pourtant qu'elle les volait au cimetière... J'aimais faire l'aumône. " ³⁷

³⁶ Op.Cit., p.95.

³⁷ *La Chute*, p.25.

Cette vie réussie se brise par un malheur de nature différente que celle de Meursault. Le soir où il rentre chez lui, content de lui et de la vie, à peine a-t-il allumé une cigarette de satisfaction qu'il entend le rire d'une femme. Ce rire le rend aussitôt lucide. Il fouille sa mémoire et se rappelle qu'il avait déjà laissé se noyer une femme. C'est le moment décisif pour lui. Pour confirmer qu'il n'est pas coupable, nous pensons qu'il est suffisant de lire ce que Clamence dit de cette femme:

"J'ai oublié ce que j'ai pensé alors... J'écoutais toujours, immobile. Puis, à petits pas, sous la pluie, je m'éloignai.. Cette femme? Je ne sais pas. Ni le lendemain ni les jours qui suivirent, je n'ai lu les journaux. " ³⁸

Le suicide de la femme peut être vraisemblable, le cri aussi qui lui rappelle cette histoire. Ce qui est le plus important, c'est que pour Clamence commence désormais une vie inconfortable, pleine de sentiment de culpabilité, bien que ce suicide paraisse ne pas l'intéresser au premier sens du mot. Il est même possible de dire que la noyade n'a aucun rapport logique, pas plus que juridique avec Clamence. Donc, pourquoi se déclarer coupable et entrer dans la communion des saints? Se déclarer coupable, comme se déclarer innocent, ne suffit pas.

Dans cette déclaration, l'important est que Clamence aboutisse à la découverte de l'impossibilité d'être dans ce monde et innocent sans le secours d'autrui. La culpabilité auto-déclarée est ici la traduction de la culpabilité de Meursault déclarée par les autres et non par lui-même. *«Le président m'a*

³⁸ Op.Cit , pp.76,77.

dit...que j'aurais la tête tranchée»³⁹ et «...on m'avait seulement appris que j'étais un coupable»⁴⁰, ces deux citations renforcent la culpabilité imposée de Meursault. Tout au contraire de celui-ci Clamence se redresse pour mieux se faire comprendre;

"Je suis donc pour toute théorie qui refuse l'innocence à l'homme et pour toute pratique qui le traite en coupable." ⁴¹

"Puisqu'on ne pouvait condamner les autres sans aussitôt se juger, il fallait s'accabler soi-même pour avoir le droit de juger les autres. " ⁴²

Ce que Clamence comprend de la culpabilité, c'est qu'elle n'exclut personne et qu'elle explique l'impossible innocence. Quant à Meursault, la culpabilité perd son sens clamencien qui veut traduire l'impossible innocence et elle prend un contenu qu'illustre le drame de l'existence humaine. La culpabilité chez Meursault manque de clarté. Il ne sait même pas ce que veut dire la faute ou le péché;

"Je lui ai dit que je ne savais pas ce qu'était un péché. On m'avait seulement appris que j'étais un coupable." ⁴³

³⁹ *L'Etranger*, p.164.

⁴⁰ *Op.Cit.*, p.179.

⁴¹ *La Chute*, pp.137,138.

⁴² *Op.Cit.*, pp.143,144.

⁴³ *L'Etranger*, p.179.

Coupable, Meursault l'est sans doute puisqu'il a tué un homme. Quelqu'en soit la raison, ce dont il s'agit est en conséquence un crime. Il arrive à dire que culpabilité ne lui inflige qu'une série de rencontres et de changements dans la vie simple qu'il menait, et rien de plus. Cela nous fait penser à l'écart qui existe entre lui et son crime. Cet écart devient grand entre l'observation stricte de son approche et ses propos sur le crime. Il a fallu que les gens se forcent à apprendre sa culpabilité, tandis que Clamence notait déjà qu' *"il ne suffit pas de s'accuser pour s'innocenter"*. Clamence se montre plus courageux que Meursault, à propos de son péché, de sa culpabilité. Plus courageux, mais aussi plus lucide et conscient;

"Je m'accuse en long et en large. Ce n'est pas difficile... Mais attention, je ne m'accuse pas grossièrement... Le portrait que je tends à mes contemporains devient un miroir." ⁴⁴

Clamence n'est-il pas coupable? En un sens oui, ou bien on peut dire que sa culpabilité se discute. Il est coupable ni plus ou ni moins que nous, que tous les autres hommes. De part en part, le ton aigre qu'il adopte et la sensibilité excessive et exagérée, le ton et la sensibilité dits gratuits, sont remplacés par un pur état de conscience et de courage. La difficulté de Meursault à définir les actes, même s'ils sont les siens, la difficulté à croire à son état regrettable, trouve son écho contradictoire chez Clamence. La facilité de Clamence d'aborder les sujets les plus importants, si elle est comparée à la difficulté de Meursault, nous apprend que le procès de Clamence est moins sévère que celui de Meursault. *"Qui oserait me condamner dans un monde sans juge où personne n'est*

⁴⁴ *La Chute*, pp.145,146.

innocent?" demande Clamence.

Nous constatons aisément que la culpabilité de Meursault est loin d'être sa culpabilité, mais plutôt celle des autres. Le juge qui l'accusera, bien qu'il lui soit possible de réunir un dossier d'accusation riche en arguments (c'est ce que le juge, dans l'ouvrage, ne manque pas de faire), est obligé de prendre en considération, sans en oublier un seul, tous les facteurs que produit le meurtre d'un homme. Cela nous semble être difficile.

Mais, dépourvue de motif réel, la culpabilité de Clamence, surtout quand elle est comparée avec celle de Meursault, se montre sans gravité, car, un homme qui n'a rien fait au détriment des autres, si ce n'est qu'il a laissé une femme noyer dans une nuit froide, ne peut pas être considéré coupable et ne peut être convoqué au tribunal. Donc, toute approche qui vise à définir sentiments et leurs effets chez Meursault et chez Clamence doit partir du point de vue que ces deux individus, en dépit de quelques dénominateurs communs qui les rapprochent l'un de l'autre, suivent deux chemins contraires pour aboutir finalement au même endroit.

Les chemins qu'ils prennent sont pleins d'obstacles, mais ils ne sont pas vicieux. Au sens de Meursault, la culpabilité, le crime n'est qu'une traduction de l'indifférence totale, du sacrifice des valeurs éternelles de la société, de la philosophie qui n'accepte pas que l'homme doive assumer les conséquences de ses erreurs, il est donc libre de ses actes. Avec le crime de Meursault et avec l'inconscience qu'il en a, c'est un nouveau défi envers Dieu qu'on nous propose. Et au sens clamencien, la culpabilité est une chose inévitable. Elle est exclue de Dieu mais elle n'exclut personne. Clamence croit qu'on vit à l'époque des coupables et que tout le monde appartient déjà à ce peuple qui chemine, sous le regard des juges, vers l'impossible. Il cherche son semblable et le trouve enfin, sans grand effort, car chacun de ses interlocuteurs peut être mentionné comme

son complice. *"Ne sommes-nous pas tous semblables?"* dit-il, et, selon nous, la question n'est pas déraisonnable. Si tous sont semblables, tous sont coupables parce que Clamence se sent coupable. C'est la logique d'Aristote, la logique qui voit Clamence appliquer à ses semblables une vive accusation.

Pour conclure le chapitre, nous pouvons dire que le sentiment de la culpabilité chez ces deux héros camusiens ne présente jamais le même aspect, ni la même gravité. Meursault se sent, bien qu'il vienne de commettre un crime, séparé de son délit et se montre faible et pauvre en sentiment de culpabilité. Clamence, bien qu'il soit même pas appelé au tribunal, se sent riche en sentiment de culpabilité et ce sentiment se frappe par sa densité et par la gravité de s'accuser lui-même avant d'accuser les autres.

Le sentiment de l'absurde chez Meursault par rapport au sentiment de l'exil chez Clamence:

Si l'on observe de plus près, on voit bien que Meursault est la preuve de l'absurdité de la vie de l'homme. De l'enterrement de sa mère, qui lui inspire plus une angoisse qu'un réel regret jusqu'à son dernier jour en prison, il nous propose une série de faits et d'idées qu'on pourrait considérer comme saugrenue.

Qu'est-ce que le mot absurde? Que signifie-t-il? Nous jugeons utile de le définir en quelques mots.

Nous savons qu'on a très souvent parlé d'un cycle de l'absurde bouclé par *L'Etranger* et par trois autres ; *Le Mythe*, *Le Malentendu* et *Caligula*. Nous savons aussi que le même thème avait été traité avant Camus par des philosophes comme Nietzsche, Kierkegaard ou Heidegger. Camus a traité l'absurde à partir d'une romanesque lyrique, c'est sa nouveauté.

Comme la meilleure explication de *L'Etranger* est *Le Mythe*, nous devons nous y référer pour connaître la véritable signification de l'absurde. *«Un monde qu'on peut expliquer même avec de mauvaises raisons est un monde familier. Mais au contraire, dans un univers soudain privé d'illusions et de lumières, l'homme se sent un étranger. Cet exil est sans recours puisqu'il est privé des souvenirs d'une patrie perdue ou l'espoir d'une terre promise. Ce divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité.»*⁴⁵

Nous considérons comme primordiale cette définition suivie par tant d'autres. Elle est primordiale surtout en ce qui concerne l'état de Meursault qui se sent étranger à la vie globale, à l'amour de Marie, à l'enterrement de sa mère, à la chaleur de la plage, au crime et finalement à son procès et au tribunal. Cette

⁴⁵ *Le Mythe de Sisyphe*, p.18.

"*étrangeté*" commence à se faire sentir par "*cela ne veut rien dire*" qu'il dit en apprenant le décès de sa mère et continue par des inerties comme boire du café au lait avant l'enterrement et de fumer, aller voir un film sans intérêt juste après l'enterrement, aller à la plage etc. La torpeur qu'il manifeste tout au long du livre illustre le divorce entre lui et le monde.

"J'ai eu de la peine à me lever... J'ai retrouvé dans l'eau Marie... Elle avait la jambe contre la mienne... Je l'ai embrassée, mais mal... J'ai fumé des cigarettes, toujours couché, jusqu'à midi... Je me suis fait cuire des oeufs et je les ai mangés à même le plat, sans pain parce que je n'en avais plus et que je ne voulais pas descendre pour en acheter. " ⁴⁶

Ce qui arrive à Meursault ce n'est que l'écroulement du décor et de la monotonie de la vie. Le lever, le tramway, les quatre heures de bureau ou d'usine, le déjeuner et à nouveau le tramway, les quatre heures de travail, le dîner, puis enfin les heures de sommeil et tout cela chaque lundi, chaque mardi... sur un rythme identique et inéluctable. Le quotidien qui est routine. «*Un jour le pourquoi s'élève et tout commence.*»⁴⁷ Tout commence ainsi par la conscience et il y a à l'origine de tout un simple souci. «*Commencer à penser, c'est commencer d'être miné.*»⁴⁸ Etre miné par la pensée, c'est ce que Clamence, cet exilé douteux, veut nous dire tout au long de son discours. Son sacerdoce de juge-pénitent n'est-il pas le résultat de sa réflexion sur le drame humain, illustré par une nostalgie d'unité,appétit d'absolu.

⁴⁶ *L'Etranger*, pp.33,34,35,36.

⁴⁷ *Le Mythe de Sisyphe*, p.27.

⁴⁸ *Op.Cit.*, p.17.

"Je marche des nuits durant, je rêve, ou je parle interminablement... Le sentiment du droit, la satisfaction d'avoir raison, la joie de s'estimer soi-même... sont des ressorts pour se faire avancer... Je ne me suis jamais senti à l'aise que dans les situations élevées. Jusque dans le détail de la vie, j'avais besoin d'être au-dessus" ⁴⁹

Clarence, dans une prison d'Amsterdam où il s'est étrangement exilé, où se trouvent beaucoup d'individus peut discuter du problème ou se calmer par une confession calculée. Et il songe comme s'il cherchait à affirmer que *«notre tâche d'homme est de trouver les quelques formules qui apaiseront l'angoisse infinie des âmes libres»*⁵⁰. Ces formules apaiseront à la fois l'angoisse infinie et le sentiment d'inculpé. Au silence perpétuel devant le monde et à la résignation de l'épuisement, qui sont proposés dans un piètre décor et à l'absence-présence de Meursault dans *L'Etranger*, s'oppose la voix plus lourde et plus retentissante de Clarence dans *La Chute*:

"Nous sommes tous des cas exceptionnels. Nous voulons tous faire appel de quelque chose! Chacun exige d'être innocent, à tout prix, même si, pour cela, il faut accuser le genre humain, et le ciel.. C'est si vrai nous nous confions rarement à ceux qui sont meilleurs que nous... Nous nous confessons à

⁴⁹ *La Chute*, pp.16,22,23,28.

⁵⁰ *Noces*, p.112.

ceux qui nous ressemblent et qui partagent nos faiblesses. Nous ne désirons donc pas nous corriger, ni être améliorés... Nous souhaitons seulement être plaints et encouragés dans notre voie... Nous voudrions ne plus être coupables et ne pas faire l'effort de nous purifier. " ⁵¹

Est-ce qu'on peut parler d'un rapport entre la culpabilité de Meursault, son crime et le sentiment de l'absurde, sa cause? Et aussi peut-on voir une analogie entre le cas de Meursault et celui de Clamence, exilé à Amsterdam où il attend la lumière du jour, les colombes apparaissent comme une promesse d'innocence retrouvée?

Pour répondre à ces questions , il faut connaître les deux significations que prend le mot absurde sous la plume de Camus: *«l'absurde est à la fois un état de fait et la conscience lucide que certaines personnes prennent de cet état. Est absurde l'homme qui, d'une absurdité fondamentale, tire sans défaillance les conclusions qui s'imposent.»*⁵²

Si l'absurde est un état de fait, le crime de Meursault aussi est un état de fait car le héros de *L'Etranger* tarde à tirer les conséquences qui résultent de ses actes, il ne parvient pas à détendre l'état qui se présente, à repousser au sommet le rocher qui s'est enroulé à la plaine. Ici nous pouvons ressentir le lien étroit qui existe entre l'absurde et le crime. Oui, le crime est un résultat, la phase ultime de la conscience décidée à détruire l'équilibre du jour ou poussée à frapper sur la porte du malheur. Par ailleurs, nous savons déjà que *«le climat de l'absurdité est au commencement et que la fin c'est l'univers absurde et cette*

⁵¹ *La Chute*, pp. 86,88,89.

⁵² *Situations I*, Sartre, J.-P., p.93.

attitude d'esprit qui éclaire le monde sous un jour qui lui est propre, pour en faire resplendir le visage privilégié et implacable qu'elle sait lui donner.»⁵³

Avant de juger le crime de Meursault et le sentiment de culpabilité inspiré par ce crime, le moindre acte faisant partie de sa vie jusqu'au jour de crime doit être analysé avec beaucoup de soin. Nous avons déjà cité quelques passages de *L'Étranger* où le trait général était l'indifférence envers la vie et la torpeur et la difficulté de donner un sens à celle-ci. Tout sentiment coupable ou tout sentiment non-coupable en ce qui concerne Meursault dépend aussi bien de la constatation que de la négligence, de l'observation que de l'omission, du rappel que de l'oubli. N'étant qu'un point de départ de la pensée camusienne, et nous pouvons également dire de la pensée de Meursault, l'absurde est certes comme une pierre qu'on lance farouchement vers un ciel inaccessible, qui retourne à la terre et donc il constitue aussi le point de retour, la fin de la chute libre.

Lisons les phrases suivantes qui suscitent un retour en arrière, un retour à l'origine, à la pureté ou à l'état originel:

"J'aurais voulu essayer de lui expliquer cordialement que je n'avais jamais pu regretter vraiment quelque chose. J'étais toujours pris par ce qui allait arriver par aujourd'hui ou par demain. Mais naturellement, dans l'état où l'on m'avait mis, je ne pouvais parler à personne sur ce ton. Je n'avais pas le droit de me montrer affectueux, d'avoir de la bonne volonté. Et j'ai essayé d'écouter encore parce que le procureur s'est mis à parler de mon âme." ⁵⁴

⁵³ *Le Mythe de Sisyphe*, p.26.

⁵⁴ *L'Étranger*, pp.154,155.

L'impossibilité de parler à personne sur un ton qui prendrait la défense de son état regrettable ou qui pourrait le sauver de la prison, c'est l'impossibilité qui nous est familière alors que nous sommes témoin d'un homme qui ne sait pas comment retirer la main qu'il a tendue, qui embrasse son amie sans vraiment la désirer, qui ne parvient pas à dire un seul mot à l'Arabe susceptible de lui éviter de commettre le crime, en lui déclarant que "*ce n'est pas de sa faute*", qu'il est accusé d'avoir enterré sa mère avec un cœur de pierre et non d'avoir tué un homme. C'est cette impossibilité qui finit par le pousser à ne pas se croire ou à ne pas se sentir coupable .

"J'ai répondu que je trouvais mon affaire très simple... J'ai dit que tout était très simple." ⁵⁵

Pourquoi trouve-t-il son affaire très simple? Est-ce qu'il n'est pas conscient de son crime? Si, mais il est conscient aussi que celui-ci dépend autant de lui que du monde. Sa phrase clé, «*ça m'est égal*», explique qu'il perçoit tout avec impartialité. C'est pour cette raison qu'il finit par accepter de s'acquitter des conséquences de son crime, et qu'il considère son péché comme éloigné de lui. C'est pour cette raison que ce «*péché est sans Dieu* ».

Nous avons dit que le sentiment de l'absurde est au commencement et non à la fin, et que la fin est l'univers absurde. Et nous avons essayé d'expliquer que la culpabilité de Meursault a ses origines dans le passé et que le crime qu'il commet sur la plage frappe par son dessein d'être l'aboutissement possible d'une conscience qui se manifeste par son absence-présence à l'enterrement de sa mère, par son absence-présence au cinéma où il va dès le lendemain, par son absence-

⁵⁵ Op.Cit. , pp.99,105.

présence aux bains qu'il prend sur la plage, par son absence-présence aux événements qui se déroulent chez lui et dans la rue, par son absence-présence face à l'amour et à l'amitié, par son absence-présence face à la vie toute courte.

Finalement le crime de Meursault et le non-sentiment de sa culpabilité vont ensemble et ne nous étonnent pas beaucoup. Autrement dit, en dépit de la monotonie que le héros de *L'Etranger* manifeste et dont il se plaint, dans le monde auquel Meursault nous initie, c'est-à-dire un monde qui devient soudainement privé de son sens, on est face à une attente imprécise. On ne peut être sûr de l'avenir du héros, on ne peut rien deviner de lui, car il a une conscience qui manque de clarté et de stabilité. Il arrive que sa conscience cesse de gouverner ses actes et que l'instinct devienne l'unique ordonnateur comme c'est le cas pendant la scène du crime sur la plage. Là où la conscience cesse d'être au premier plan, s'élève la lourdeur de la force brutale de la nature:

"Le soleil tombait presque d'aplomb sur le sable et son éclat sur la mer était insoutenable."⁵⁶

Le crime de Meursault est donc commis sous un ensemble de facteurs aussi naturels que circonstanciels. Regardant la phase préparatoire du crime et voyant qu'il n'y rien de prémédité, on peut comprendre aisément l'effort négatif de Meursault jusqu'au moment du crime, et l'absence de sentiment de culpabilité dans la deuxième partie du livre où il s'agit de l'instruction et de l'interrogatoire. C'est dans cette partie que nous est donnée l'explication du sentiment de culpabilité de Meursault. Et c'est là qu'on saisit la différence entre l'action et l'idée, l'homme et la vie, la vie et le monde.

⁵⁶ *L'Etranger*, p.85.

Nous avons dit que le climat de l'absurde se situe au commencement de l'ouvrage. Donc le crime de Meursault et toutes les conséquences possibles qui en découlent doivent être conçues a priori. C'est-à-dire que toute évaluation concernant Meursault doit être faite à partir du climat de l'absurde qui prédomine tout. C'est ici qu'on saisit l'une des différences capitales entre Meursault et Clamence. Le sentiment de l'absurde est antérieur au crime dans *L'Etranger*, et, il y a un rapport étroit entre ce climat et le crime. Nous pouvons dire que la culpabilité de Meursault est également antérieure à son crime comme le sentiment de l'absurde. Mais on ne peut pas dire qu'il en soit de même pour le sentiment de l'exil de Clamence, ni pour la confession, ni pour le péché.

A l'inverse de Meursault, Clamence nous donne le modèle qui part des données de l'expérience. Sa confession, son exil, son péché, son juge-pénitent et somme toute sa culpabilité, tout cela est postérieur à l'expérience. Nous voyons que l'histoire de Clamence commence en fait par son départ de Paris où il exerçait son métier d'avocat pour rejoindre Amsterdam, ville des canaux concentriques ressemblant aux cerles de l'enfer, ville où il s'est exilé.

"J'étais avocat à Paris... J'étais soutenu par deux sentiments sincères: la satisfaction de me trouver du bon côté de la barre et un mépris instinctif envers les juges en général... J'étais du bon côté, cela suffisait à la paix de ma conscience. Le sentiment du droit, la satisfaction d'avoir raison, la joie de s'estimer soi-même, sont des ressorts puissants pour nous tenir debout ou nous faire avancer."⁵⁷

⁵⁷ *La Chute*, pp.21,22,23.

Il était avocat à Paris, il ne l'est plus. Il est maintenant à Amsterdam où il attend, dans un bar, ses semblables, pour mieux dire ses complices. Il se confesse à celui qui s'assoit à sa table. Toute sa confession se base sur les faits antérieurs, sur un abandon total:

"Je vous l'ai déjà dit, je suis juge-pénitent. Une seule chose est simple dans mon cas, je ne possède rien. " ⁵⁸

Comme nous l'avons déjà remarqué, la culpabilité de Clamence reste toujours discutable et se fonde sur l'expérience qu'il s'est faite lorsqu'il vivait à Paris. A Amsterdam, c'est la deuxième partie de sa vie marquée par un tournant, à la manière de Meursault, qui *"a détruit l'équilibre du jour"* et qui, au début, ne prend pas au sérieux son affaire. Pour mieux connaître Clamence et ce qu'il veut faire, et ce qu'il est devenu, il faut partir de quelques détails qu'il nous confie:

"Après tout, c'est bien là ce que je suis, réfugié dans un désert de pierres, de brumes et d'eaux pourries, prophète vide pour temps médiocres... le dos collé à cette porte moisie, le doigt levé vers un ciel bas..." ⁵⁹

Il est vrai que Clamence fait de lui-même un exilé irrémédiable. A la suite d'une vie qu'il qualifie de réussie, il vient dans cette ville de brumes pour y

⁵⁸ Op.Cit., p.14.

⁵⁹ Op.Cit., p.123.

exercer son métier de *"juge-pénitent"*. La réussite de Clamence et l'échec de Meursault nous présentent un point de vue qui témoigne de la part terrestre de la vie de l'être humain et aussi des deux pôles d'une vérité. Il faut souligner que tout sentiment de culpabilité ou d'innocence chez Clamence doit normalement venir de l'affirmation de sa vie réussie à Paris. Autrement dit, au fond de toute parole qui accuse les autres ou qui s'accuse, qui se juge en long et en large pour pouvoir ensuite juger ses semblables, bref dans toute accusation ou toute auto-accusation repose quelque chose de réussi, quelque chose d'achevé, de bouclé ou d'accompli.

Il n'en est cependant pas même pour Meursault. Le fossé, l'écart qui le sépare de lui-même et l'échec ^{de} sa vie, le destin qui lui fabrique une fin inattendue et les jours pleins de nostalgie, prouvent qu'il y a devant lui quelque chose d'inachevé, quelque chose d'imparfait, d'incomplet ou d'inégal. Ses *"j'ai dit non"*, *"je n'ai pas su répondre"*, *"j'ai dit que ça m'est égal"* ne visent pas à conclure le dialogue entamé, ni à terminer la chaîne de ses idées, mais plutôt à ne plus avoir à parler et à laisser en suspens les faits qu'il ne comprend pas.

Il fait cela comme s'il voulait affirmer encore une fois que *"l'homme est plus un homme avec les choses qu'il tait qu'avec les choses qu'il dit"*.

"Il m'a d'abord dit qu'on me dépeignait comme étant d'un caractère taciturne et renfermé et il a voulu savoir ce que j'en pensais. J'ai répondu: ' C'est que je n'ai jamais grand-chose à dire. Alors je me tais'. " ⁶⁰

Meursault n'a jamais beaucoup de chose à dire, c'est vrai, mais c'est vrai

⁶⁰ *L'Étranger*, p.104.

aussi que Clamence expliquerait en une dizaine de phrases ce que Meursault dit avec un simple non. De ce fait, si c'était possible de hiérarchiser la culpabilité ou l'innocence de l'un et de l'autre, il faudrait placer Meursault en tête de file à cause de la gravité de son crime même si Clamence l'évoque plus souvent pour faciliter et pour précipiter son procès.

"Il faut donc commencer par étendre la condamnation à tous, sans discrimination afin de la délayer déjà... Je suis donc pour toute théorie qui refuse l'innocence à l'homme et pour toute pratique qui le traite en coupable." ⁶¹

Clamence est donc le représentant d'une théorie qui généralise la culpabilité, en ce sens semblable à la notion du péché originel, et qui ne fait que se juger pour refuser l'innocence de l'homme, et ce faisant qui s'édifie un monde de brumes et de canaux pour renforcer le fond de son décor. Donc, nous pouvons dire que le sentiment de l'exil suivi du sentiment de péché n'est qu'une imagerie de Clamence loin d'être convaincante, peut-on même dire qu'il est un peu exagéré.

⁶¹ *La Chute*, pp.137,138.



TROISIEME PARTIE

La Recherche du Bonheur et la Culpabilité:

Pour se convaincre du caractère récurrent du thème du bonheur chez Camus, il faut jeter un coup d'œil rapide sur ses deux ouvrages.

Commençons par *L'Étranger*. Meursault, décrivant le moment du crime qui constitue le point fondamental de toute approche, surtout en ce qui concerne le nôtre, nous confie au moyen de quelques mots sous-jacents qu'il porte en lui, ou qu'il a toujours porté en lui, une expérience du bonheur. Bien qu'il soit difficile de retenir ces mots, nous comprenons sans grand effort qu'au fond, même au moment du crime, il y a une réelle aspiration au bonheur.

"J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux... Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur." ⁶²

Il ne s'écrie pas qu'il est effectivement heureux mais ne doute pas non plus qu'il ne puisse l'être. Il ne se passionne pour le bonheur, à la manière de Caligula qui repliquait à Caesonia en lui demandant s'il y avait quelqu'un qui ne croirait pas à son bonheur: *"qui te dit que je ne suis pas heureux ?"*

La recherche du bonheur chez Meursault se fait sentir dès le début du livre. On a beau dire qu'il éprouve plus d'angoisse que de regrets à l'enterrement de sa mère, nous ne sommes pas en mesure de deviner son chagrin. Nous nous rappelons seulement que l'homme camusien souffre très souvent de son paradis perdu. Le récit qui commence par *"aujourd'hui maman est morte"* est aussi le récit par lequel nous nous initions au monde où la mort est inspiratrice d'une

⁶² *L'Étranger*, p.95.

haine significative. Pour que la mort soit expliquée, nous devons nous demander ce que veut dire *"ce n'est pas de ma faute"* de Meursault.

La mort, qui constitue une préoccupation fondamentale chez l'homme camusien, et, qui le révolte, n'est pas la mort en tant que telle, mais la mort en tant que peine capitale promulguée par les dieux. *"Ce n'est pas de ma faute"* de Meursault nous aide à croire à cette thèse, car la mort de l'être humain est la faute des dieux et la mort, d'après l'homme camusien, n'est que la dernière incarnation des dieux parmi les hommes. Si l'on jette un nouveau coup d'œil très rapide sur l'œuvre de Camus, on verra que la mort est omniprésente.

C'est contre la mort, et la mort seule, que Meursault et Clamence doivent mener une campagne du bonheur et chacun doit la gagner, non pour vaincre les dieux mais pour se sauver. La première campagne vient de Meursault. Il ne veut pas comprendre ce que veut dire *"maman est morte"*. Oui la mort de sa mère trouble le bonheur de Meursault mais en somme, il n'a pas à s'excuser puisque ce n'est pas de *"sa faute"*. S'il s'agit d'une faute proprement dite, ce n'est que celle des *"dieux"*. *«Le rêve le plus cher à l'homme camusien est en effet de pouvoir, sinon supprimer, au moins annexer la mort et la rendre même heureuse.»*⁶³

L'homme, trouvant sa vie et ses vérités et les perdant après une certaine durée, doit se mettre en route pour retrouver le silence heureux, la paix et la justice. Chacun a sa mort, donc chacun a à lutter contre la mort, Caligula en est le modèle: *«les gens meurent et ils ne sont pas heureux»* note-t-il .

L'idée de la mort est toujours parallèle à l'idée du bonheur. Comme la mort est pour tous, le bonheur diffère selon les individus. Juste avant les quatre coups frappés à la porte du malheur, Meursault ne jouissait-il pas tacitement d'un bonheur et est-ce qu'il n'aperçoit pas dès lors, qu'il a supprimé cette chance? Il

⁶³ La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus, p.40.

en jouissait et il remarque que cela ne se fera plus.

Tout de suite après son arrestation, commence pour lui une vie en vue de regagner cet amour vécu une fois. Le récit de Meursault qui commence par une évocation de la mort et qui se noue par le crime à la plage, se termine par la mort du héros, exécuté pour meurtre. A la phase de l'évocation du crime, on se heurte à un nouvel obstacle: l'angoisse. Puis celle-ci laisse sa place à l'évidence qu'il faut s'interroger sur le sens de la vie et qu'il faut se contenter sur le moment présent en fouillant, de temps à autre, dans sa mémoire, non pour se fabriquer un meilleur avenir que celui d'autrefois, mais pour vérifier qu'il y a bien une autre vie.

"Sans doute, j'aimais bien maman, mais cela ne voulait rien dire. Tous les êtres sains avaient plus ou moins souhaité la mort de ceux qu'ils aimaient."⁶⁴

Souhaiter la mort de ceux qu'on aime... Est-ce que c'est rationnel? La réponse peut parfois être positive si c'est une mère âgée mise à l'asile. Dans la vie, il y a un moment où tout perd son importance. C'est le moment où l'on est proche de la mort ou bien celui où l'on constate que la vie peut ne pas valoir la peine d'être vécue. "*Juger si la vie vaut la peine d'être vécue*", c'est un problème philosophique que Camus estime bien sérieux.

Il faudra attendre que Meursault entre dans la prison pour qu'il nous soit possible de souligner sa quête du bonheur.

"Par exemple, l'envie me prenait d'être sur une plage et de descendre vers la mer. A imaginer le

⁶⁴ *L'Étranger*, p.102.

bruit des premières vagues sous la plante de mes pieds, l'entrée du corps dans l'eau et la délivrance que j'y trouvais, je sentais tout d'un coup combien les murs de ma prison étaient rapprochés." ⁶⁵

Loin de se sentir coupable Meursault se montre encore en quête de la liberté. Il rêve du *"silence exceptionnel d'une plage où il avait été heureux"*. C'est la nostalgie du paradis à jamais perdu. La lourdeur de la vie en prison s'aggrave avec les jours et la prison elle-même devient le contraire du bonheur:

"Non, il n'y avait pas d'issue et personne ne peut imaginer ce que sont les soirs dans les prisons." ⁶⁶

Vers la fin du livre, comme on vient de le voir, la recherche du bonheur se transforme en une espérance de fuite de retour à la liberté primitive, pour rejoindre la mer qui est symbole d'une immense nostalgie. Correspondant à la définition de l'homme absurde, Meursault, coupable du crime et mis en prison, *"éprouve tout et puis s'épuise"*.

Par l'éveil du sentiment qui lui fait dire pour la première fois qu'il pourrait être coupable, la recherche du bonheur prend une allure plus lente et s'édifie alors une espérance périlleuse totalement naïve:

"Je vois le ciel et je ne vois que lui. Toutes mes journées se passent à regarder sur son visage le déclin des couleurs qui conduit le jour à la nuit.

⁶⁵ *L'Etranger*, pp.119,120.

⁶⁶ *Op.Cit.*, p.126.

Couché, je passe les mains sous ma tête et j'attends. Je ne sais combien de fois je me suis demandé s'il y avait des exemples de condamnés à mort qui eussent échappé au mécanisme implacable, disparu avant l'exécution, rompu les cordons d'agents." ⁶⁷

Rompre les cordons d'agents, c'est rêver de la liberté d'autrefois. C'est le rêve bien normal d'un condamné à mort, alors qu'il s'avouait à peine au moment du crime qu'il détruisait "*l'équilibre du jour, et le silence exceptionnel d'une mer et d'une plage*" où il nageait et se reposait, où il avait été heureux. Voici que la recherche existe toujours et qu'elle ne change que d'adresse. Rendu conscient qu'il ne sera plus possible de revivre dans ce monde libre et silencieux de beautés, Meursault quête non pas la raison du crime, mais une dernière chance qui le sauvera:

"J'avais remarqué que l'essentiel était de donner une chance au condamné. Une seule sur mille, cela suffisait pour arranger bien de choses." ⁶⁸

A ce stade de l'étude, il faut se rappeler que le sentiment de culpabilité dépend de l'état de l'homme au moment de payer son crime, nous pouvons donc dire que Meursault ne finira pas ses attaques et qu'il ira jusqu'à contester les lois qui le condamnent à mort, jusqu'à refuser le secours que la religion lui proposera. Avant de traiter cette phase du sentiment de culpabilité dans un chapitre

⁶⁷ Op.Cit. , p.165.

⁶⁸ Op.Cit. , p.169.

ultérieur, nous voulons souligner qu'il y a deux choses auxquelles Meursault réfléchit sans cesse: l'aube et le pourvoi. Le but en est toujours le même; le bonheur et les beautés du monde, le monde qu'il a réduit à l'humain, le monde qu'il a marqué de son sceau pour qu'il lui soit familier.

"C'est à l'aube qu'ils venaient, je le savais. En somme, j'ai occupé mes nuits à attendre cette aube... J'ai attendu patiemment que la lumière naisse sur la vitre du ciel... Maman disait souvent qu'on n'est jamais tout à fait malheureux. Je l'approuvais dans ma prison, quand le ciel se colorait et qu'un nouveau jour, il y avait mon pourvoi... Je calculais mes effets et j'obtenais de mes réflexions le meilleur rendement."⁶⁹

En s'assurant qu'il devait accepter le rejet de son pourvoi, puisqu'on meurt toujours et qu'on ne peut rien faire pour l'empêcher, il termine sa recherche du bonheur, sa recherche de l'innocence. Tout est claire; les gens meurent et, aux dires de Caligula, *"ils ne sont pas heureux"*, le reste n'importe pas beaucoup, n'importe ni quand, ni comment. Ce qu'on ne perd pas de vue, c'est que la mort est inévitable et elle comprend tous. Il est donc inutile de courir auprès d'une espérance superflue. Il faut accepter son destin et se redonner à la vérité pour être le martyr de la vérité. Laissons la parole à Meursault qui finit sa quête par un rejet total de toute nostalgie:

"J'étais étendu et je devinais l'approche du soir d'été

⁶⁹ OP.Cit., pp.172,173.

à une certaine blondeur du ciel. Je venais de rejeter mon pourvoi et je pouvais sentir les ondes de mon sang circuler régulièrement en moi." ⁷⁰

Pour revenir de Meursault à Clamence qui se montre lui-aussi à la recherche d'un bonheur édénique, pour apaiser son malconfort et pour se calmer, on peut commencer par dire que la vie de Clamence est l'esquisse du bonheur. Il nous représente une certaine expérience du bonheur qu'on peut résumer étant dualistique et anormal, impossible, dangereux et fatal.

Nous pouvons dire que Clamence commence par le bonheur et il nous le confie dès le début de son discours. Il n'attend pas qu'on lui demande son avis, il n'attend non plus le moment convenable pour avouer ce bonheur. Meursault avait attendu jusqu'à la fin de la première partie de son histoire où il confessait qu'il avait "*détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où il avait été heureux.*" Clamence se hâte à le faire. Il n'y rien d'étonnant car le rapport entre la recherche du bonheur possible et la conviction de l'innocence impossible n'est jamais dans un espace trop petit. Et il faut noter que cette recherche part d'un sentiment infranchissable qui traite tout le monde, lui étant en tête de file, en coupable. Donc, malgré la recherche d'un bonheur édénique, il y a lieu de se rappeler que Clamence est en quête d'une innocence impossible à tout le monde.

Alors nous pouvons dire que la faillite de la vie réussie de Clamence est une très belle illustration de la vérité: son bonheur dépend de l'idéal bourgeois. Il y a quelques ingéniosités à le réaliser. Sa recherche est plutôt une évocation qu'il s'entend après avoir vu le suicide de la jeune femme. L'égoïsme se frappe dès qu'il commence à parler:

⁷⁰ Op.Cit. , pp.174,175.

"Je jouissais de ma propre nature, et nous savons tous que c'est là le bonheur bien que pour nous apaiser mutuellement, nous fassions mine parfois de condamner ces plaisirs sous le nom d'égoïsme."⁷¹

Imaginons un homme qui a mené une vie réussie, qui a joui de tout avantage que cette vie lui a offert et qui s'est exilé à une ville moins belle que celle qu'il a quittée pour y exercer son métier de *«juge-pénitent»*. Qu'est-ce qu'on pense d'une vie réussie? Ou bien, quel est le meilleur chemin qu'un homme satisfait doit prendre pour le reste de sa vie? Qu'est-ce qu'il doit faire, celui qui *"a mis au jour la duplicité profonde de la créature"*, qui s'est rendu conscient de *"l'enfer bourgeois"*, de cette *"duplicité"* ou de cet *"égoïsme hypocrite"*? Nous croyons qu'il n'a qu'à réaliser sa propre chute pour réaliser ensuite celle des autres. C'est ce que fait Clamence, à la suite de sa première prise de conscience:

"Toujours est-il qu'après de longues études sur moi-même, j'ai mis au jour la duplicité profonde de la créature. J'ai compris alors, à force de fouiller dans ma mémoire, que la modestie m'aidait à briller, l'humilité à vaincre et la vertu à opprimer."⁷²

A force de fouiller dans sa mémoire, il découvre qu'il avait laissé se noyer une femme et il fait de ce souvenir son ressort d'acier pour réintégrer sa

⁷¹ *La Chute*, p.24.

⁷² *La Chute*, p.90.

recherche à la première démarche de sa vie à Paris. Il s'oriente vers cette partie de la vie où il avait vécu avec "tant de plénitude et de simplicité". Sans oublier que le but essentiel de s'orienter vers cette partie de la vie est en fait de renforcer son accusation qui fera suite à son auto-accusation. Voyons les autres côtés de son bonheur dont il se montre en quête:

"Je n'avais jamais cessé d'aider mon prochain grâce au plaisir que j'y trouvais... Certains matins, j'intruisais mon procès jusqu'au bout et j'arrivais à la conclusion que j'excelsais surtout dans le mépris... Sans doute, je faisais mine parfois, de prendre la vie au sérieux. Mais, bien vite, la frivolité du sérieux.. m'apparaissait et je continuais seulement de jouer mon rôle... Je jouais à être efficace, intelligent, vertueux, civique, indigné, indulgent, solidaire, édifiant." ⁷³

Avec le temps, il a découvert que ce bonheur d'être homme comblé n'était qu'un leurre. Il avoue qu'il était à l'aise au début mais une certaine insatisfaction commençait son apparition. Il dit qu'il n'est satisfait de rien bien qu'il soit à l'aise.

"Vivant heureux, je me sentais autorisé à ce bonheur par quelque décret supérieur. Quand je vous aurai dit que je n'avais nulle religion, vous apercevrez encore mieux ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette conviction... J'étais à l'aise en tout, il est vrai,

⁷³ *La Chute*, pp.91,92.

mais en même temps satisfait de rien. Chaque joie m'en faisait désirer une autre. J'allais de fête en fête... Je courais aussi, toujours comblé, jamais rassasié, sans savoir où m'arrêter, jusqu'au jour jusqu'au soir où la musique s'est arrêtée, les lumières se sont éteintes. La fête où j'avais été heureux... " 74

Dès qu'il aperçoit que la créature a une duplicité profonde impossible à supprimer, il cesse de prendre au sérieux le bonheur et les affaires humaines. C'est le réveil d'une certaine indifférence au cœur, analogique à l'état de Meursault. La fin du bonheur de Clamence, c'est le soir où la musique s'est arrêtée, où les lumières se sont éteintes pour jamais. Rappelons ici la fin du bonheur de Meursault qui s'était fabriquée sur la plage par son destin, en pleine lumière pour le comparer avec celui de Clamence.

Dans les deux cas, c'est la fin d'une vie qui précise aussi la fin d'une autre vie. En tuant l'Arabe, Meursault avait conclu sa propre fin. Est-ce que l'harmonie et le bonheur de la plage où il avait été heureux ne sont-ils pas écartés par les quatre coups frappés à la porte du malheur? Oui, c'est vrai que le point de tournant de Meursault fut incontestablement cette rencontre malheureuse avec l'Arabe et celui de Clamence ce soir où la musique s'était arrêtée, les lumières s'étaient éteintes. Donc, comme nous l'avions déjà remarqué, le destin de ces deux personnages, bien qu'ils se diffèrent d'un lieu à l'autre, ils ne se diffèrent que pour se ressembler un certain temps après d'un aurovoir chaleureux. *«C'est toujours sur leur route du bonheur que tous les heors camusiens ont rencontré l'autre: Caligula, sa sœur morte; Meursault, l'Arabe; Sisyphe, son rocher et*

⁷⁴ Op.Cit., pp.33,34.

les dieux; Jan, sa mère et sa sœur; Martha, son frère; Tarrou, les pestiférés d'Oran; Kaliayev, les opprimés russe et le Grand-Duc; et enfin Clamence, la jeune fille de la Seine.»⁷⁵

Retenons-en les deux qui nous intéressent le plus pour voir si l'on a raison de dire que Meursault et Clamence se sont handicapés par les autres. On témoigne que Meursault recèle son bonheur secret jusqu'au moment du crime. A cause de son tempérament tel que ses besoins et ses aspirations le dérangent, il croit que le mieux est de se taire. Par ailleurs, on témoigne la volonté de Clamence de confier son bonheur dès qu'il communique. Et on voit les deux appeler leur bonheur dans l'instant de conscience.

Surtout Meursault, las d'être esclave de la prison, rêve de ces heures en liberté inspiratrices d'un bonheur irremplaçable et tacite. Tout allait bien. Il jouissait du silence de la plage, de la présence de son amie, de la chaleur du soleil. Mais soudainement, il devient meurtrier; il tire sur l'Arabe. Il ne sait qu'il a détruit l'équilibre du jour. Le crime lui reste inexplicable, jusqu'à ce que son affaire prend un visage sérieux. Il garde son espoir. Il se fâche, ayant raison, il se révolte, car, il n'a fait que ce qu'il fut inévitable. C'est aussi de la faute de l'Arabe montrant son couteau. Juste au moment de réaliser un dimanche de tirée, il se heurte à l'obstacle de l'Arabe. Alors, on est en mesure de dire que son bonheur n'a été handicapé que par l'Arabe.

De la même façon, Clamence a trébuché contre la noyée, dans une nuit où il rentrait de chez une amie. Il était satisfait. Il jouissait d'un bonheur complet que lui tendaient la vie et la modestie. Mais le voici perdu toute sa paix. Commence la chute provoquée par la présence de l'autre, de même que Meursault. C'est le premier réveil du moi. L'autre ne cesse pas de jouer son rôle qui lui inspire le plus grand des malaises. L'autre fut une pierre d'achoppement,

⁷⁵ *La Chute de Camus ou la dernière testament*, p.21.

un enfer enfin. On se souvient du mot sartrien: «*L'enfer, c'est les autres*»; ou encore le mot de Clamence: «*Ma chute originelle, c'est l'existence de l'autre*».

Epris d'un sentiment étouffant qu'il n'est plus possible d'être heureux, enlisé dans un malconfort, Clamence subit le même sort que Meursault ou n'importe quel héros camusien. La mort devient une image obsédante pour lui, elle est toujours à son chevet. Ce n'est pas sa mort qui l'obsède, mais celle d'une autre personne. Il paye la mort d'autrui.

"Je vous quitte près de ce pont. Je ne passe jamais sur un pont, la nuit. C'est la conséquence d'un vœu. Supposez, après tout, que quelqu'un se jette à l'eau. De deux choses l'une, ou vous l'y suivez pour le repêcher et, dans la saison froide, vous risquez le pire; Ou vous l'y abandonnez et les plongeurs rentrés laissent parfois d'étranges courbatures." ⁷⁶

Il arrive un moment où la pensée de la mort fait irruption dans la vie quotidienne. C'est le début d'une expérience tragique. C'est là que réside le drame humain. C'est par là qu'on juge la raison de vivre de l'homme camusien qui se sent séparé non seulement d'avec le monde physique, le monde social et le monde métaphysique. Il se sent séparé d'avec son propre moi aussi. A ce point, on s'interroge sur le sens de la vie et du monde, on veut vérifier si «*le monde n'est ni aussi rationnel ni à ce point irrationnel ou s'il est déraisonnable, et il n'est que cela*». ⁷⁷

⁷⁶ *La Chute*, p.18.

⁷⁷ *Le Mythe de Sisyphe*, p.70.

"Alors, planant par la pensée au-dessus de tout ce continent qui m'est soumis sans le savoir, buvant le jour d'absinthe qui se lève, ivre enfin de mauvaises paroles, je suis heureux, je suis heureux, vous dis- je, je vous interdis de ne pas croire que je suis heureux, je suis heureux à mourir! Oh! soleil, plages, et les îles sous les alizés, jeunesse dont le souvenir désespère ! " ⁷⁸

On voit bien qu'il ne lui suffit plus de dominer les autres pour être heureux, ni d'élever son propre moi au-dessus des non-moi pour se sentir à l'aise, auquel il s'étant habitué. Il doute que les autres dont il se sent responsable commencent à ne plus croire à son bonheur lequel il trouve troublé dès qu'il a compris la duplicité de la créature et l'impossible innocence. Le bonheur dont il nous reflète le souvenir vague, il est nécessaire de le remarquer, n'appartenait qu'à l'avance de son arrivée à Amsterdam, avoir fermé son cabinet d'avocat à Paris.

Son propre moi, le moi bienheureux est à son tour scindé en deux, il n'est pas difficile de voir la grande distance qui existe entre les deux parties de sa vie. Oui, il cite que ses jours jusqu'à découvrir sa vérité furent très réussis et satisfaisants, mais "*finie la vie glorieuse, il faut vivre dans le malconfort*". Donc, à l'intérieur de ce moi commence une guerre sans fin. Puisque «*le bonheur et la paix qu'il a entrevus dans le règne égocentrique de son moi ont disparu comme une fumée*»⁷⁹, il n'a qu'à devenir un pauvre pénitent. Oui, il était comme le roi, le juge et le pape, mais il est maintenant "*chassé de l'Eden*", il est

⁷⁸ *La Chute*, p.150.

⁷⁹ *La Chute de Camus ou le dernier testament*, p.47.

tombé au bas de l'échelle sociale pour exercer son métier de "juge- pénitent". Il faut se rappeler encore une chose: que cette chute spectaculaire ne nous trompe pas; ce n'est jamais parce qu'il préfère d'être tombé qu'il se nomme "juge- pénitent" mais parce qu'il préfère d'être "juge- pénitent" qu'il se considère tombé.

"A partir du soir où j'ai été appelé, car j'ai été appelé réellement, j'ai dû répondre ou du moins chercher la réponse... On appelle vérités premières celles qu'on découvre après toutes les autres, voilà tout."⁸⁰

La dernière vérité que Clamence a découverte après toutes les autres semble contribuer à sa lutte d'assurer une culpabilité à tout le monde ou un certain sentiment de péché préconçu impossible à affranchir. Si l'on veut trouver, on est toujours en mesure de reconnaître que le moi, séparé des autres, faible et sans défense, se menace par ces non-moi innombrables dressés comme autant d'ennemis. Que ce soit une noyée ou un Arabe, une sœur ou un frère, chacun d'eux peut suffire à lui-seul à condamner celui qui ne sait pas se défendre.

Il y a aussi, pour l'homme camusien, l'hostilité de la conscience et de la liberté, des dieux et de la mort: «*Il se rend compte que son intelligence et sa raison qu'il veut infinies et sans limites ne sont rien que des pantins impuissants.*»⁸¹ Qu'est-ce qu'il sera quand il constate cette vérité première ? C'est simple; «*il est donc condamné au malconfort.*»⁸², comme l'a dit Clamence à qui il n'est plus possible d'être innocent, ni heureux.

Cette impossibilité n'empêche pas l'effort de l'homme camusien; malgré

⁸⁰ *La Chute*, pp.89,90.

⁸¹ *La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus*, p.48.

⁸² *Op.Cit.*, p.48.

elle, il agit, pense, cherche. Mais cet effort est un effort négatif. Nous pouvons le ressembler à l'effort du sculpteur qui enlève les parties inutiles de la statue. C'est le dernier effort de l'homme camusien car «il est coincé entre l'infinité de ses désirs et la finitude de ses moyens».⁸³



⁸³ Op.Cit., p.48.

*Problème de l'union et de la séparation avant la culpabilité et la révolte
comme la solution du problème :*

Nous venons de dire que l'histoire de Clamence est essentiellement l'histoire d'un malconfort, car le héros de *La Chute*, pour sortir de ce malconfort qui est suivi de la découverte de la dualité profonde de l'être humain, emploie d'abord la révolte négative. On a dit aussi que le problème fondamental de l'homme camusien est le problème d' "union" et de "séparation". Le premier problème manifesté par le consentement de l'homme camusien au mariage avec la terre et nous voyons de belles formules qui chantent l'état unitaire d'un paradis proprement camusien. Dans les pages de quelques essais de l'écrivain, ce bonheur immense et cet état de l'homme en pleine union se frappent sérieusement.

A l'état d'union, l'homme camusien se trouve loin de l'intellect; il n'est pas encore doué de raison, ni d'esprit. Il ne connaît rien d'autre que son corps et la terre dont il fait partie inégale. C'est après qu'il mange le fruit de la connaissance qu'il deviendra l'homme dans tous les sens du mot.

"Oui, rien n'empêche de rêver, l'heure même de l'exil, puisque du moins je sais cela... qu'une d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver ... les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première que fois, s'est ouvert." ⁸⁴

Par là, nous comprenons que l'évolution de l'esprit comme celle du corps

⁸⁴ *Essais*, p.13.

a son histoire, ses retours, ses progrès et ses déficits. L'état d'union de l'homme camusien ne dure pas longtemps et vient ensuite l'état de séparation. Il va manger maintenant le fruit de la connaissance du bien et du mal, il sera doué de la raison. Avec cette prise de conscience, la volonté de vivre "*près des corps et par le corps*" sera supprimée par l'éveil de la conscience. L'état d'ignorance et d'innocence qui le rendait heureux va être dissipé dans le "*brouillard*" ou dans les "*brumes*", ou bien dans le "*silence exceptionnel d'une plage*", et, "*à cause du soleil qui tombait presque d'aplomb*".

Etre doué de la raison, qu'est-ce qu'il deviendra? Est-ce qu'il maintiendra son état d'union, prolongera son état de bonheur, d'ignorance et d'innocence? Malheureusement non. Même s'il ne préfère pas changer son état d'union par l'état de séparation, il doit réaliser cette "*chute*", car *«il est condamné à être libre, à chercher ailleurs que dans cet accord avec la terre l'unité nécessaire qui fera son vrai bonheur.»*⁸⁵

Quel est donc le premier sentiment de l'homme camusien qui "*est chassé de son paradis*" à la suite d'une séparation soudain découverte? Ce n'est que le sentiment de l'absurde, le premier de tous. Et vient ensuite l'écroulement des décors comme nous l'avons déjà souligné. *«Au bout de l'éveil vient, avec le temps, la conséquence: suicide ou rétablissement. Car tout commence par la conscience et rien ne vaut que par elle.»*⁸⁶

Ce dont il s'agit tout au début n'est qu'un bonheur provenant de l'état d'union avec le monde, avec la terre. Puis, le tour est à l'état de séparation à cause de la prise de la conscience, à cause du fruit de la connaissance mangé. Ce stade est suivi d'un sentiment qu'on appelle "*sentiment d'absurdité*". Reste, pour l'homme camusien, un dernier stade qui attend impatiemment son tour: la révolte.

⁸⁵ *La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus*, p.30.

⁸⁶ *Le Mythe de Sisyphe*, p.27.

Le sentiment d'être dépassé par la vie, de ne pouvoir la comprendre, c'est-à-dire le sentiment de l'absurde. C'est ce sentiment qui mène l'homme à la révolte.

Ce divorce, cet écart, cette séparation et finalement cette contradiction entre son désir d'unité et la dualité qu'il rencontre après son éveil ne sont supprimables que par une méthode adaptée de la haine, de la violence, par une méthode qui accuse sans tolérance, qui refuse l'innocence, qui traite tout le monde en coupable. C'est la méthode de Clamence "juge-pénitent", qui s'exile à Amsterdam pour prêcher.

Meursault aussi, il a sa méthode qui se ressemble plutôt à la révolte négative de Caligula, de Sisyphe et de Martha. *«Toute révolte de l'homme camusien est une révolte contre l'angoisse de séparation. Mais la révolte négative est une révolte à la fois contre et pour la séparation.»*⁸⁷

S'il faut appliquer à nos deux héros, dont l'un, Clamence, qui éprouve un sentiment très vif du péché, et l'autre, Meursault, qui n'accepte pas qu'il est coupable, le problème dit essentiellement camusien d' "union" et de "séparation", nous aurons toute la première partie de *La Chute* où l'avocat parisien jouit du bonheur humainement vivable, illustrant sa vie par l'accord parfait de son être avec le monde.

"Il est bien vrai que j'ai toujours vécu libre et puissant. Simplement, je me sentais libéré à l'égard de tous pour l'excellence raison que je ne me reconnaissais pas d'égal. Je me suis toujours estimé plus intelligent que tout le monde, je vous l'ai dit, mais aussi plus sensible et plus adroit, tireur d'élite,

⁸⁷ *La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus*, p.61.

conducteur incomparable, meilleur amant." ⁸⁸

En dépit du sentiment de l'impossible innocence qui illustre tout son drame présent, on aperçoit nettement qu'il a passé, comme presque tous les autres héros de l'écrivain, une belle époque qu'on peut appeler "époque d'union". La révolte de Clamence est donc aussi pour cette séparation.

Si nous appliquons le même problème au héros de *L'Etranger*, nous n'aurons qu'un petit nombre de détails où il est possible de trouver, de fouiller plutôt avec un soin minutieux, quelques lignes sournoises qui nous suscitent qu'il y a eu une époque, ou pour mieux dire de rares moments, où Meursault jouissait de ce qu'on appelle bonheur. Nous voyons qu'il a dans son esprit une notion de bonheur, un stade d'union avec le monde, et, qu'il garde, sans dire expressément, cette notion dont le souvenir vague l'altère très souvent. Il peut être intéressant de voir que Meursault commence à rêver de ces moments d'union à partir du pressentiment du crime qui aura détruit toute sa jouissance. Ce rêve s'aggrave ou s'abaisse avec les clins d'œil de son destin.

"Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore." ⁸⁹

⁸⁸ *La Chute*, p.53.

⁸⁹ *L'Etranger*, pp.185,186.

Ici il faut qu'une chose soit expliquée. Les deux héros éprouvent l'angoisse vive d'être séparés de leur monde, d'avoir organisé la chute et ils se révoltent contre cette chute. Un certain climat de l'absurde qui règne dès le début de l'histoire de Meursault atteint son point majeur avec l'angoisse qui finit par faire de lui un meurtrier. *«Pour l'homme camusien, tout être conscient aspire, même sans le savoir, à l'unité: la création artistique de tous genres, l'amour, l'acte révolutionnaire, l'acte religieux ou même l'acte criminel, en un mot, l'acte de vie tout court n'est qu'une activité pour apaiser cette mélancolie et étancher cette soif d'unité.»*⁹⁰

Donc, l'acte révolutionnaire de Meursault et de Clamence épris chacun d'un certain sentiment d'absurde et de péché, ne vise qu'à supprimer cette mélancolie, cette angoisse et cette nostalgie. Quel que ce soit le fond de cette aspiration, de quel fait réel ou imaginaire qu'il prenne son ressort, tuer l'Arabe ou laisser se noyer une femme dans une nuit soudain figée, le but essentiel de l'homme camusien ne semble que sortir de la prison à tout prix. Alors, avant de discuter les révoltes de Meursault et de Clamence, il devient nécessaire de mettre en claire encore une fois la caractéristique de l'homme camusien déchiré et tiraillé, ne cessant pas, à cause de ses problématiques que nous récapitulons étant angoisse et nostalgie, séparation et union. L'absurde et la révolte viennent ensuite pour boucler le vaste détour.

Maintenant, recherchons les particularités et les sens de la révolte de Meursault et de Clamence pour voir s'il y a des analogies solides ou des rappots étroits entre l'idée et l'acte, entre le sentiment et le crime.

Meursault, héros de l'absurde, crie sa révolte contre la mort, contre l'absurdité de la vie et contre les promesses mensongères d'une vie future. A la différence de Clamence, il n'affirme pas que les hommes peuvent être coupables.

⁹⁰ *La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus*, p.52.

Sa présence à l'enterrement de sa mère reste toujours impartiale. Il ne veut que regagner la même allure de sa vie et il veut aussi que tout finisse en peu de temps. La morte lui reste toujours inexplicable:

"On l'a couverte, mais je dois dévisser la bière pour que vous puissiez la voir. Il s'approchait de la bière quand je l'ai arrêté. Il m'a dit: 'Vous ne voulez pas?' J'ai répondu: 'Non'." ⁹¹

Comme nous l'avons déjà remarqué, il crie aussi son amour de la vie et son bonheur de vivre. D'autre part, il fait durer l'absurde, son indifférence et il arrive à un tel point qu'il lui devient inévitable de tuer un homme avec qui il n'a aucun problème personnel. Son crime est frustré donc du motif réel, car il l'a commis avec la participation des éléments de la nature à ce qu'on comprend de ses dires.

"Il m'a demandé s'il pouvait dire que ce jour-là j'avais dominé mes sentiments naturels. Je lui ai dit: 'Non parce que c'est faux'." ⁹²

On comprend qu'il n'est pas du côté de dominer les sentiments naturels et qu'il préfère les laisser entraîner, comme les décors d'une pièce de théâtre qu'on regarde d'en face, en un état impersonnel. Ses 'non' portent une signification qui traduit non le sentiment de culpabilité mais l'indifférence que la révolte provoque en lui.

⁹¹ *L'Etranger*, p.14.

⁹² *Op.Cit.*, p.102.

"... Il (le procureur) aimerait savoir si j'étais retourné vers la source tout seul avec l'intention de tuer l'Arabe. ' Non ', ai-je dit... J'ai dit que c'était le hasard." ⁹³

Nous avons dit que la révolte de Clamence était une révolte négative pour renforcer sa voie indirecte de prêcher. Le héros de *La Chute* et celui de *L'Étranger* emploient ensemble la voie de la révolte pour faire entendre leur voix, sous le simulacre ou la vaine apparence d'un sentiment très vif de culpabilité chez Clamence et sous l'apparence d'une réalité un fond vraisemblable chez Meursault.

Meursault n'affirme pas, au contraire de Clamence, que tous les hommes sont coupables. Il n'affirme même pas qu'il est coupable, il refuse sa culpabilité tant qu'il lui est possible ou facile de trouver une phrase d'issue. Il est rare qu'il lui paraît comme plausible ce dont il est accusé. Il n'est pas indifférent que ce soit face à l'aumônier qui veut le secourir, ne nous reste jamais inexplicable, parce que nous savons bien d'avance que l'homme camusien, bien entendu, porte en lui une expérience métaphysique. Il se sent identique à son soi.

Pour découvrir l'Absolu ou le soi, il n'a qu'à "*descendre en lui même et regarder*" , comme l'a dit Plotin. Laissons la parole à Meursault, convoqué devant le tribunal et dans sa conversation avec le juge:

"...Il s'est écrié: 'Est-ce que vous le (le crucifix) connaissez, celui-la ?' J'ai dit: 'Oui, naturellement' . Alors il m'a dit très vite... que lui croyait en Dieu, et

⁹³ *L'Étranger*, p.136.

que sa conviction était qu'aucun homme n'était assez coupable pour que Dieu ne lui pardonnât pas, mais qu'il fallait pour cela que l'homme par son repentir devînt comme un enfant dont l'âme est vide et prête à tout accueillir. " 94

Meursault ne comprend rien de ce que le juge veut dire, parce que "*après tout, c'était moi (lui) le criminel.*" Tout au contraire de l'homme religieux qui suit le chemin de l'amour, qui met l'accent sur la bonté divine ou qui, a recours à la foi pour découvrir son Dieu dont il est séparé par un fossé infranchissable à cause de la différence infinie de leur nature, finalement, qui croit à ce qui dépasse sa raison, Meursault semble percevoir l'Absolu par une évidence intuitive puisqu'il vient de terminer sa réalisation spirituelle, et ce faisant, il n'a employé que la voie de la connaissance. Donc sa révolte est à la fois contre Dieu et contre le juge, non seulement contre sa culpabilité.

"Pour la troisième fois, j'ai refusé de recevoir l'aumônier. Je n'ai rien à lui dire, je n'ai pas envie de parler... Ce qui m'intéresse en ce moment, c'est d'échapper à la mécanique, de savoir si l'inévitable a une issue." 95

Avec les paroles de Meursault qui refuse l'aumônier nous témoignons la perspective métaphysique d'une âme qui s'organise d'une manière tout dissemblable que la perspective religieuse.

⁹⁴ *L'Étranger*, pp.106,107.

⁹⁵ *L'Étranger*, p. 165.

L'incrédulité de Meursault ne se dissimule pas partout dans ses révoltes. Au fond de l'indifférence qu'il manifeste durant son procès gît une sorte d'ivresse mentale révoltée. De l'origine de la révolte qui s'émerge par la visite de l'aumônier, nous comprenons que «*la révolte naît du spectacle de la déraison, devant une condition injuste et incompréhensible*»⁹⁶ et qu'«*elle est le fait de l'homme informé, qui possède la conscience de ses droits.*»⁹⁷ En refusant la visite de l'aumônier, Meursault ne proteste en fait que sa condition injuste et incompréhensible, par le biais de l'aumônier.

"C'est à un semblable moment que j'ai refusé une fois de plus de recevoir l'aumônier... Je n'avais pas besoin de (le) voir..."⁹⁸

Il refuse sans cesse de voir l'aumônier, c'est-à-dire, il refuse sans cesse d'être coupable, car il est homme et il veut annoncer que «*l'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est.*»⁹⁹ En effet, même sans le savoir, de même que ses semblables, il aspire aussi à l'unité comme tout être conscient. L'acte révolutionnaire, l'acte criminel, l'acte de vie en un mot, l'acte tout court n'est en fait et par évidence qu'une activité pour apaiser la mélancolie et pour étancher la soif d'unité et de liberté, de Meursault ou de Clémence. Nous nous souvenons d'une question que Camus pose dans *Le Mythe de Sisyphe* (p.93) et aussi de sa réponse. Il demande si l'homme absurde est celui qui, sans le nier, ne fait rien pour l'éternel, et si la nostalgie lui est étrangère. La réponse est nette: Non, l'homme absurde n'est pas étranger à la nostalgie mais qu'il lui préfère son courage et son raisonnement.

⁹⁶ *L'Homme révolté*, p.21.

⁹⁷ *Op.Cit.*, p.33.

⁹⁸ *L'Etranger*, pp.33.

⁹⁹ *L'Homme révolté*, p.22.

"C'est à ce moment précis que l'aumônier est entré. Quand je l'ai vu, j'ai eu un petit tremblement. Il s'en est aperçu et m'a dit de ne pas avoir peur... Il s'est assis sur ma couchette et m'a invité à me mettre près de lui. J'ai refusé... J'ai répondu que je ne croyais pas en Dieu... Je n'étais peut-être pas sûr de ce qui m'intéressait réellement mais j'étais tout à fait sûr de ce qui ne m'intéressait pas." ¹⁰⁰

Ce qui se passe entre Meursault et l'aumônier est plus une querelle qu'une conversation amicale. L'aumônier, envoyé de Dieu et chargé de l'inviter pour la dernière fois à la bonté et à la grâce divines, éveille chez Meursault, non un sentiment passionné de la divinité, ni un sentiment ardent de la faveur de Dieu, ni une idée de l'aide que Dieu lui accorde finalement en vue du salut, mais la volonté ou l'occasion de crier sa haine et son mépris. Il devient agressif, il lui insulte même, il lui dit qu'il garde encore son espoir mais que c'était un espoir mêlé de peur. Sa révolte s'aggrave par l'existence insupportable de l'aumônier, et non par un pur sentiment d'être un criminel.

"Il m'a demandé si je ne parlais pas ainsi par excès de désespoir. Je lui ai expliqué que je n'étais pas désespéré. J'avais seulement peur, c'étais bien naturel... Il voulait savoir comment je voyais cette autre vie. Alors je lui ai crié: 'Une vie où je pourrais me souvenir de celle-ci' et aussitôt je lui ai dit que

¹⁰⁰ *L'Étranger*, pp.175,176,177.

j'en avais assez. Il voulait encore me parler de Dieu, mais,... je ne voulais pas de perdre mon temps avec Dieu." ¹⁰¹

La même étrangeté et la même indifférence se renouvellent tout au long de la dernière visite du prêtre. A l'enterrement de sa mère, à l'amour de Marie, à la plage, au tribunal et finalement aux paroles du prêtre, il éprouve un vif sentiment de rejet de la réalité qui est en rigueur et qui est toujours à l'insu de lui et qui semble être toujours contre lui. «*La révolte de l'homme camusien ne vise pas à découvrir ou à réaliser l'Être qu'il n'est pas, mais à découvrir et à réaliser l'Être qu'il n'a jamais cessé d'être.*» ¹⁰²

C'est vrai que Meursault, par le biais de la révolte, ne recherche jamais un autre monde ou une autre existence, il désire non plus une nouvelle vie. Toute sa révolte n'est-elle pas pour une destinée qui lui rappellerait celle-ci, pour une vie pareille à celle-ci? Son idéal de vie est de vivre sans appel, sans contrainte, sans aucun intermédiaire. Bien qu'il soit sûr de lui, sûr de tout, sûr de sa vie et de la mort plus proche, il conçoit son moi comme à la fois immanent et transcendant, à la fois essence et existence. Il rejette la valeur médiatrice du prêtre comme il rejette sa culpabilité. Ce qu'il va souhaiter désormais, ce n'est ni le bonheur ni le pourvoi; il veut être conscient et il veut faire un dernier effort de retour, pour retrouver ou reproduire cet instant privilégié du commencement. Il n'est pas en quête de se pardonner, mais de proclamer encore une fois qu'il est libre même dans le moment de mourir, qu'il ne doit s'assumer les conséquences de ses actes, qu'il ne veut que le calme primitif.

¹⁰¹ *L'Étranger*, pp.177,181,182.

¹⁰² *La Métaphysique du bonheur*, p.XI.

"Queque chose a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère." ¹⁰³

L'attitude de l'homme camusien devant la douleur de la séparation et devant le désir impossible de l'union, le cri ou la prière d'un Meursault ou d'un Clamence, invoquent un mouvement de révolte. En soulignant que tous les héros de Camus se révoltent à leur manière, (Caligula contre le non-moi métaphysique, le destin, la mort ou les dieux; Sisyphe contre l'absurdité de la vie; Martha contre l'injustice de la condition humaine; Rieux contre le mal qu'on fait à l'homme; dans *L'Etat de siège*, la secrétaire encourage Diego contre elle-même; dans *Les Justes* Dora et Kaliayev se révoltent contre l'injustice sociale commise par l'aristocratie russe), il est difficile de remettre à plus tard l'acte de Clamence qui se révolte contre la duplicité générale de la créature. Précisons que, soit la révolte de Meursault qui semble s'effectuer contre le non-moi social ou les hommes citoyens et soit celle de Clamence, ces deux révoltes suivies d'une mort, tendent à confirmer le précepte camusien: «*La justice ne va sans révolte... Pour être, l'homme doit se révolter.*» ¹⁰⁴

Avant de traiter la révolte de Clamence, nous voulons noter encore une chose; c'est que Camus lui-même définissait l'art comme une révolte de l'artiste contre le réel et écrivait que, dans un certain sens, il est une révolte contre le monde dans ce qu'il a de fuyant et d'inachevé.

Comme il existe, au point de départ de la révolte de Meursault, la mort

¹⁰³ *L'Etranger*, p.182.

¹⁰⁴ *L'Homme révolté*, p.35.

de l'Arabe qui lui exige de s'emprisonner et d'être condamné à mort, la même image de mort figure dans la révolte clamencienne, mais à une différence: la mort qui sert de fond n'est pas une mort causée par lui-même. Comme nous l'avons déjà indiqué, les décors ne s'écroulent pas dans *La Chute* de la même manière qu'ils le sont dans *L'Etranger*.

De la révolte de Meursault dirigée à son non-moi social et aux hommes citoyens et émergée à la présence du prêtre, il faut passer à la révolte négative de Clamence qui commence par s'accuser et par devenir comédien habile.

Le but de la révolte de Meursault, comme nous l'avons dit, était de retrouver ou reproduire cet instant privilégié du début, et il l'avait retrouvé, à un tel prix qu'il s'est épuisé, à la suite du départ du prêtre de sa cellule. «*Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé*»¹⁰⁵ dit-il. Cela nous montre que cette révolte, bien qu'elle ait, pour l'unique source, le crime, ne semble avoir aucun rapport direct avec ce crime et donc il n'a aucun motif qui implique un sentiment de la culpabilité.

Tout au contraire de la révolte de Meursault, la révolte de Clamence décampe de la prémisse qu'il n'est plus possible d'être innocent et qu'il faut donc sortir de ce malconfort. Dans l'état irrémédiable où il s'est débarqué, il n'y a aucune voie menant au calme, à l'innocence. Il ira donc jeter la duplicité profonde de la créature dont on a déjà parlé. Il commence à casser ce beau mannequin d'autrefois, le but étant d'exposer aux regards ce qu'il avait dans le ventre.

"Un jour vint où je n'y tins plus. Ma première réaction fut désordonnée. Puisque j'étais menteur j'allais le manifester et jeter ma duplicité à la figure de tous ces imbéciles avant même qu'ils la

¹⁰⁵ *L'Etranger*, p.185.

découvrirent. Provoqué la vérité, je répondrais au défi... En somme, il s'agissait encore de couper au jugement." ¹⁰⁶

Après de longues études sur soi-même, la duplicité profonde de la créature découverte, l'impossible innocence mise au jour, et la noyade d'une jeune femme lancée comme la fin de tentation possible de se justifier et de s'innocenter, la révolte de Clamence trouve son ressort. «*La forme ironique du testament reflète l'état d'âme de Clamence, un état d'amertume et de révolte contre la culpabilité, la tartuferie et la tyrannie du moi, aussi bien que la dualité, l'ambiguïté et la contradiction de la condition humaine*»¹⁰⁷. Tous ces thèmes constituent la base du sentiment du péché de Clamence. Pour reprendre l'expression sartrienne, "la vie, tout comme la conscience, n'est pas celle qu'elle est, mais elle est qu'elle n'est pas" .

La méthode de la révolte clamencienne est de se jeter dans la dérision générale pour prévenir le rire, de s'accuser en long et en large pour pouvoir mieux accuser :

"Je méditais de bousculer des aveugles dans la rue, et à la joie sourde et imprévue que j'en éprouvais, je découvrais à quel point une partie de mon âme les détestait; je projetais de crever les pneumatiques des petites voitures d'infirmités, d'aller hurler sale pauvre sous les échafaudages où travaillaient les ouvriers, de gifler des nourissons dans le métro." ¹⁰⁸

¹⁰⁶ *La Chute*, p.96.

¹⁰⁷ *La Chute de Camus ou le dernier testament*, p.14.

¹⁰⁸ *La Chute*, p.97.

Quand on se rappelle qu'il faisait autrefois avec un grand amour le contraire ou l'affirmative de ce qu'il dit et à savoir qu'il méditait d'être aussi innocent qu'un enfant, l'écart entre le passé et le présent devient grand et significatif. Voyant l'échec de sa méthode, constatant que l'étonnement et la gêne du public ne lui apporteront aucun apaisement, avouant qu'il n'a pas réussi à désarmer l'opinion et qu'il s'est désarmé au lieu des autres, il fait de lui-même un révolté.

"Il ne suffit pas de s'accuser pour s'innocenter, ou sinon je serais un pur agneau. Il faut s'accuser d'une certaine manière, qu'il m'a fallu beaucoup de temps pour mettre au point, et que je n'ai pas découvert avant de m'être trouvé dans l'abandon le plus complet. Jusque-là, le rire a continué de flotter autour de moi, sans que mes efforts désordonnés réussissent à lui ôter ce qu'il avait de bienveillant, de presque tendre, et qui me faisait mal." ¹⁰⁹

Clarence, en raillant et anéantissant son moi superficiel, sait très bien que son interlocuteur tiendra la voie indirecte pour s'édifier une moralité. Confronté avec un homme épris d'un sentiment de culpabilité et tourmenté par la rigueur du malconfort, et finalement passé au stade d'accusation sous la forme d'une révolte aussi calculée que la confession, l'interlocuteur de Clarence laisse, par sa passivité, toute approche ou tout écho suspendus. La révolte de Meursault avait abouti à la réussite: le prêtre avait dû partir sans réussir à l'introduire sous les ailes de la divinité. La révolte de Meursault, malgré son point de départ

¹⁰⁹ *La Chute*, p.101.

ensanglanté et malgré la vie du révolté moins brillante et moins réussie que celle de Clamence, avait su aller, dans un sens, jusqu'au bout. Mais la révolte de Clamence, on ne sait pas très bien si c'est à cause de son point de départ dépourvu du motif concret, malgré la vie du révolté réussie, échoue ou ne trouve pas son écho.

"Après m'être débattu, après avoir épuisé mes grands airs insolents, découragé par l'inutilité de mes efforts, je décidai de quitter la société des hommes... Je me suis réfugié ... auprès des femmes." ¹¹⁰

Il y a chez Clamence un défi envers Dieu, défi qu'on compare avec celui de Meursault. C'est le défi de l'âme révoltée de telle ou telle façon, pour telle ou telle raison. A la différence de celui de Meursault qui visait un retour à l'instant privilégié de la créature, qui voulait traduire une vie sans appel, qui n'acceptait pas le joug d'une force au-dessus de sa conscience, qui refusait en somme la culpabilité de l'homme, le défi de Clamence vise plutôt à supprimer la culpabilité naturelle de l'homme.

"...Les religions se trompent dès l'instant qu'elles font de la morale et qu'elles fulminent des commandements. Dieu n'est pas nécessaire pour créer la culpabilité, ni punir. Nos semblables y suffisent, aidés par nous-mêmes... Alors, la seule utilité de Dieu serait de garantir l'innocence." ¹¹¹

¹¹⁰ *La Chute*, pp.104,105.

¹¹¹ *Op.Cit.*, 116,117.

Nous constatons aisément que la révolte de Clamence prend un contenu différent de celui de Meursault. Clamence se révolte contre Dieu en l'accusant de pas faire ce qu'il lui faut faire: "*garantir l'innocence de tout le monde*". Quand il voit que personne n'est innocent au monde bien que "*chacun exige d'être innocent*", même "*à tout prix*" et pour la culpabilité de l'homme, «*il faut accuser le genre humain et la ciel*»¹¹², il s'édifie une morale: "*il faut se soumettre et reconnaître sa culpabilité*". Car, il a pensé qu'il serait bon de se choisir un maître, Dieu n'étant plus à la mode.

¹¹² Op.Cit., p.86.

Salut par sacrifice à la suite de la culpabilité:

Meursault est donc condamné à mort, car il a tué un homme et aussi il a enterré sa mère avec un cœur de criminel. Convenant à l'homme absurde, il a épuisé tout et puis il s'est épuisé comme la dernière quantité. Quant à Clamence, témoin de la noyée courage de la sauver, il est condamné à vivre avec cette culpabilité. Il affirme la culpabilité de tout le monde et l'innocence de personne.

Qu'est-ce qu'il leur reste? Y a-t-il un dernier effort ou une dernière chance qu'ils peuvent essayer? Ou bien, est-ce qu'il leur est possible d'entrer ensemble dans la communion des saints où ils retrouveront ce qu'ils veulent, ce dont ils se montrent en quête perpétuelle ?

Au début de notre étude, nous avons voulu savoir si la culpabilité de Meursault et celle de Clamence, avaient quelque chose en commun et s'il était possible d'imaginer Meursault et Clamence Compagnons à la manière de Sisyphe heureux de pousser son rocher au sommet de la montagne. Avant de répondre à la question, il est nécessaire de suivre les deux héros jusqu'au moindre acte qu'ils font, jusqu'à la moindre expression qu'ils prononcent. Et aussi, pour les éloigner l'un de l'autre comme pour les mentionner ensemble, voyons à quel point ils se différent et à quel point ils se ressemblent: *«L'homme camusien, pour découvrir l'être, emprunte deux voies d'approche différentes: celle de la nature et celle de l'homme. La première, qui peut être appelée la voie directe, utilise la beauté de la nature; la seconde, qu'on peut appeler improprement la voie indirecte, part de la laideur de la condition humaine pour aboutir à l'évidence intuitive.»*¹¹³

Meursault qui veut abandonner sa personnalité humaine pour entrer dans les fêtes de la terre et de la beauté et Clamence qui dit que l'homme ne peut

¹¹³ *La Métaphysique du bonheur*, p.XIV.

supporter aucun jugement à cause de son complexe de culpabilité ne nous donnent-ils pas l'exemple typique des opposés? Comme la réponse est oui, il devient indéniable que ces deux héros camusiens représentent les deux pôles de la philosophie de l'écrivain.

Pour mieux saisir la base profonde de l'histoire de culpabilité, on peut relever des points communs dans tous les deux livres. *«Chargé comme Meursault d'une sorte de crime, involontaire et néanmoins pesant, Clamence doit accepter de vivre ses terribles conflits, une vie d'irréremédiables angoisses, et d'y découvrir lui-aussi, à la longue, cette culpabilité inhérente à la nature humaine dont il lui faudra assumer l'entière responsabilité.»*¹¹⁴ Il faut qu'on sache quand même que Clamence fait plus que s'assumer cette lâcheté; il découvre une vérité essentielle propre à lui.

Tout au contraire de Meursault qui diminue ou dissimule ou ne se rappelle que très rare qu'il est coupable, qui va jusqu'à dévider de sens son crime, Clamence multiplie les propos choquants et les extravagances jusqu'à se décourager de son entreprise destructrice. Bien que la culpabilité de Clamence puisse être conçue plus vulnérable que celle de Meursault, car il n'y a rien de grave de laisser se noyer sans la secourir, dans une nuit froide, il se montre gratuitement pris de vertige et brûlé de honte, bien qu'il n'en ait prévenu personne, bien que sa lâcheté n'ait été remarquée de personne. La surface tranquille de son acte -de son non-acte- est trompeuse puisqu'il va jusqu'à préférer une vie de débauche, et puisqu'il se donne le nom fabuleux de "juge-pénitent".

Dans *La Chute*, *«où commence la confession et l'accusation ? Celui qui parle dans ce livre fait-il son procès, ou celui de son temps? Est-il un cas particulier, ou l'homme du jour? Une seule vérité, en tout cas, dans ce jeu de*

¹¹⁴ *La Chute de Camus ou le dernier testament*, p.63.

*glaces étudiée: la douleur, et ce qu'elle promet. »*¹¹⁵

Quoi qu'il en soit, Meursault vient de commettre un délit et doit normalement s'assumer la responsabilité qui en dérive. Il est coupable parce qu'il n'a pas su s'échapper au crime. Possible que ce que veut dire le juge soit «*l'absurde qui n'est pas dans l'homme, ni dans le monde, mais dans leur divorce, dans leur opposition?*»¹¹⁶

A l'avis de Meursault, il y a une erreur, un autre coupable en outre que lui. C'est la vie, car elle est pour lui une interminable défaite. Elle est coupable quand elle ne nourrit pas l'espoir. Et c'est la deuxième défaite quand elle n'a rien à répondre à l'appel de l'espoir.

Dans leur désir de dépasser la condition humaine, tous les personnages camusiens pensent à leur manière, à cette lumière. Nous rappelons le mot de Meursault, dans *L'Étranger*, "*à cause du soleil*", qui provoque le rire du public au tribunal, ou encore "*la nuit chargé de signes et d'étoiles*". Clamence, à son tour, se plaint d'avoir perdu cette lumière originelle: "*oui, nous avons perdu la lumière, les matins...*" dit-il.

Est-ce qu'on peut imaginer Meursault et Clamence compagnons? Pourquoi pas, surtout dans leur désir de se sauver par le sacrifice.

Nous avons observé que les deux livres, après tant de paroles à propos de la culpabilité et d'innocence, se terminent en une ressemblance étonnante. Ces deux citations sont tirées des dernières pages de *L'Étranger* et de *La Chute*:

"O jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois de nous sauver tous les deux ! " ¹¹⁷

¹¹⁵ *Albert Camus, Lottman, H.R. , pp.572,573.*

¹¹⁶ *Malraux Camus Sartre, Mounier, Emmanuel, p.78.*

¹¹⁷ *La Chute, p.153 (dernière page).*

"Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine." ¹¹⁸

Toutes les soifs d'absolu, tous les désirs de réaliser cette union, l'unité du moi avec l'autre dans l'unité de la vie universelle, ne seront calmées, réalisés et terminée qu'avec un autosacrifice. Clamence invite la jeune femme à se rejeter dans l'eau pour qu'il achève sa tâche d'homme: s'innocenter. Meursault veut mourir devant une foule de spectateurs pour qu'il retrouve son bonheur dérobé: s'unir avec la terre. Pour lui, le bonheur est là.

Nous croyons que c'est là, dans les dernières pages de deux livres, le message final qui comprend les deux héros.

¹¹⁸ *L'Etranger*, p.186 (dernière page).



CONCLUSION

Dans ce travail qui avait pour objet l'étude comparative du sentiment de la culpabilité dans *L'Étranger* et dans *La Chute* d'Albert Camus, nous nous sommes efforcés de définir la source et le motif de la culpabilité des deux héros camusiens, puis de les expliquer l'un à la suite de l'autre.

L'expérience métaphysique, comme on l'a déjà dit, dont l'homme camusien porte les vagues souvenirs, nous a toujours paru être la dimension la plus riche de la pensée de Camus. Les héros qui se montrent en quête perpétuelle de l'union et qui, accablés qu'ils sont par un sentiment violent, désolés ou tourmentés par l'idée insurmontable de la mort, finissent par rencontrer une profonde angoisse au fait du silence têtue de la nature et inspirée par le climat de l'absurdité de la vie.

Il leur reste une chose à faire: conquérir l'Être. Ce faisant, ils partent du peu de l'Être, de petits faits qui apparaissent sans importance au début, mais qui prennent de plus en plus d'importance dans le déroulement des événements.

Nous avons dit que l'homme camusien est envahi par la profondeur de son être par une approche intuitive. C'est par cette intuition transcendante qu'on arrive à la fameuse formule camusienne: "*Je me révolte, donc nous sommes*". L'homme camusien qui se sent séparé non seulement d'avec le monde physique, social et métaphysique mais aussi d'avec son propre moi «*nous fait penser, en effet, à cette tension des opposés, cette enantiodromia d'Héraclite, au couple Yin et Yang de la pensée chinoise, au moi et non moi des jivan mukta, au to be or not to be d'un Shakespeare ou à l'Être et le Néant d'un Sartre*». ¹¹⁹

En recherchant le sentiment de culpabilité dans les deux livres, nous avons rencontré une suite de cris pathétiques sous-jacents. Leur cri alors qu'ils sont aux prises avec des sentiments confus et contraires n'est, au fond, qu'un écho ou un simple prolongement d'une symphonie qui résonne de la profondeur des

¹¹⁹ *La Métaphysique du bonheur*, p.23.

âges. *«J'étais sûr de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui je n'avais que cela. Mais du moins je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison »*¹²⁰ s'écrie Meursault, accusé d'être meurtrier. *«Ne sommes-nous pas tous semblables, parlant sans trêve et à personne, confrontés toujours aux mêmes questions bien que nous connaissons d'avance les réponses? »*¹²¹ interroge Clamence, réfugié dans un bar d'Amsterdam, à la fois accusé et accusant.

Le "je" de *La Chute* ne parle-t-il pas au nom de tout le monde, et même, en notre propre nom ? Oui, sans aucun doute. Car nous y voyons que le bonheur ou le fait d'être heureux, ne peut jamais être possible sans la présence d'un certain sentiment de culpabilité. Ces paroles peuvent être aussi celles de tout le monde, car le "je" est finalement un peu le "nous".

Dans *Le Mythe de Sisyphe*, le caractère tout à fait humain du problème se trouve bien souligné: *«Cette nostalgie d'unité, cet appétit d'absolu illustre le mouvement essentiel du drame humain.»*¹²² Souvenons-nous de Clamence qui voulait choisir un maître pour dissiper le poids des jours: *«... Pour qui est seul, sans dieu et sans maître, le poids des jours est terrible. Il faut donc choisir un maître, Dieu n'étant plus à la mode.»*¹²³

C'est un grand malheur que, avant d'atteindre cette unité, l'homme camusien doive faire deux chutes successives. La première de ces deux chutes successives serait celle du paradis insouciant de l'enfance, que Clamence appelle "le bonheur édénique", dans la conscience du Moi. Et la deuxième serait celle de la conscience du Moi dans la conscience du Soi. C'est aussi la chute de la vie extérieure et superficielle dans la vie intérieure et profonde. La deuxième chute peut aussi être considérée comme un éveil qui sert de point de départ à la révolte

¹²⁰ *L'Étranger*, p.183.

¹²¹ *La Chute*, pp.152,153.

¹²² *Le Mythe de Sisyphe*, p.48.

¹²³ *La Chute*, p.139.

unitaire du héros camusien.

Ce qui nous a paru le plus intéressant dans ces deux chutes successives, c'est qu'elles se sont déroulées dans un climat psychologique fort, intense, d'un innocent qui se sent coupable et qui ne croit pas qu'il puisse s'innocenter jamais.

Nous savons, par ailleurs, que Meursault a commis une faute qu'il explique avec des arguments comme *"à cause du soleil"* ou *"c'était par hasard que je me suis rendu à la plage"*. Nous savons aussi qu'il est d'un tempérament tel qu'il ne parvient pas à exprimer ses sentiments. Nous savons enfin qu'il sera heureux sans Marie, sa maîtresse, et qu'il mène une vie très paisible. Mais le voici malheureux à cause d'un autre, comme Clamence. C'est pour cette raison particulière que nous avons dit qu' *"il fallait imaginer Meursault et Clamence compagnons"*.

Ce faisant, nous n'avons pas oublié que le héros de *L'Etranger*, bien qu'il soit coupable, se sent, à l'inverse de Clamence, innocent. Ce disant, nous devons tenir compte que le héros de *L'Etranger* illustre très bien le drame de l'homme de la conception existentialiste. *"L'homme est dans le monde et il en est inséparable, l'homme n'est pas une chose, il est un existant, à savoir un être qui surgit dans l'ordre déterminé des choses comme une nouveauté absolue, un centre d'initiative, d'affirmation, de liberté, il est même celui par qui le monde existe, c'est la vie authentique, le perpétuel arrachement à l'inertie des choses, de la vie et de la pensée toujours en voie de prendre sur lui comme un froid ou une frigidité de mort qui importent"*, tous ces détails sont propres à l'homme camusien qui se considère quitte à payer les conséquences qui dérivent, au cas où il trouve démenties ces réalités antérieures à son acte de vie.

*«L'individu, en tant que créature, ne peut s'opposer qu'au créateur»*¹²⁴

¹²⁴ *Essais*, Camus Albert, p.465.

écrit Camus. La révolte de Meursault et de Clamence, nourrie d'un certain sentiment préconçu de culpabilité ou d'innocence, n'est donc qu'une expérience de prouver leur propre existence. C'est ainsi qu'ils réalisent la portée humaine et universelle de l'homme camusien qui n'est que l'homme tout court. C'est pour pouvoir réaliser leur solidarité dans la révolte que le héros de *L'Etranger* et celui de *La Chute* se montrent avoir conclu les deux chutes successives irremplaçables et nécessaires pour l'homme camusien. C'est pour cette raison qu'il n'est pas difficile d'imaginer Meursault et Clamence compagnons comme il faut imaginer Sisyphe heureux

En accord avec ceux qui voient dans l'œuvre de Camus le pessimisme dans un décor méditerranéen, nous voulons ajouter qu'aux yeux de l'homme camusien existe une image d'amour parfait, même dans un moment de profond désespoir, que celui-ci y est toujours intimement lié.

S'il doit y avoir une quelconque utilité à cette étude du thème du sentiment de la culpabilité chez Meursault dans *L'Etranger* et chez Clamence dans *La Chute* d'Albert Camus, c'est tout simplement d'y voir les problèmes et leurs solutions éventuelles de l'humanité de l'époque d'après la Deuxième Guerre mondiale. Le but de la longue confession de Clamence, c'est vraisemblablement d'y aborder les problèmes, et de proposer d'éventuelles solutions, d'une humanité qui sortait de la Seconde Guerre mondiale.

ÖZET

"Albert Camus'nün **Yabancı** ve **Düşüş** adlı yapıtlarında suçluluk temasının karşılaştırmalı incelenmesi" başlıklı bu çalışmada suçluluğun yazarın düşünce evrelerindeki yerini, nedenlerini, sonuçlarını ve görüntüsünü incelemeye çalıştık. Birlik (unité), mutluluk (bonheur), ayrılık (séparation), sıkıntı (angoisse), saçma (absurde), ölüm (mort), başkaldırı (révolte) ve başkaldırıda dayanışma (solidarité dans la révolte) olarak düşünebileceğimiz zincirde suçluluk, ayrılık (séparation) ve başkaldırı (révolte) arasındadır.

Camus'nün felsefesinin, bu felsefenin sergilendiği yapıtlarının bir bütünlük içinde kavranması, *ölüm*'ün ve onun derin anlamının kavranması demektir. Ölüm, Meursault'nun ve Clamence'in olduğu gibi, Camus'nün diğer kahramanlarının da temel sorunsalıdır, suçluluklarının çıkış noktasıdır.

Çalışmamızın başında '*insanoğlunun süregelen düşüşü*'nü ve '*suçlu olma durumu*'nu yapıtlarında ustalıkla işleyen Dostoyevski ve Kafka'dan bahsettik, varoluşçu felsefenin yazınsal boyutuna değindik. **Yabancı** ve **Düşüş** 'e ayırdığımız karşılaştırmalı inceleme bölümünde ise, Meursault ve Clamence'in, onca ayrımın yanısıra, sonuçta aynı noktaya çıkan bir yolda olup olmadıklarını tartıştık.

Kötümserliğin Akdeniz dekoru altında verildiği her iki eserde, '*gizli bir mutluluk, barışçıl bir Camus dünyası*'nin hep var olduğunu gözlemledik.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE

- I-a) L'œuvre de Camus et ses sources.
- I-b) Apports de Dostoïevski et de Kafka.
- I-c) Définition de la culpabilité et synopsis des deux livres: La Chute et L'Etranger .
- I-d) Données de l'existentialisme.

DEUXIEME PARTIE

- II-a) Origines possibles du sentiment de la culpabilité.
- II-b) La culpabilité de Meursault par rapport à l'innocence de Clamence.
- II-c) Le sentiment de l'absurde de Meursault par rapport au sentiment de l'exil de Clamence.

TROISIEME PARTIE

- III-a) La recherche du bonheur et la culpabilité.
- III-b) Problème de l'union et de la séparation.
- III-c) La révolte comme la solution du problème.
- III-d) Salut par le sacrifice.

CONCLUSION

A decorative graphic consisting of a series of parallel diagonal stripes in a light pink color, forming a wide, horizontal band across the center of the page. The stripes are arranged in a pattern that creates a sense of depth and movement.

BIBLIOGRAPHIE

- 1- ABBOU, André ; LEVI-VALENSI, Jacqueline, *Albert Camus*, La Revu des lettres modernes, Paris, 1972.
- 2- AHMET, Nurettin, *Conformisme et Révolte*, (Esquisse d'une psychologie de la croyance), Ed. Ministère de la Culture, Ankara, 1990.
- 3- BEAUMARCHAIS, J.-P. de; COUTY, Daniel; REY, Alain, *Dictionnaire des Littératures de langue française*, Bordas, Paris, 1984.
- 4- CAMUS, Albert, *Essais*, Bibl. de la Pléiade, Ed.Gallimard, Dijon, 1990.
- 5- CAMUS, Albert, *La Chute*, Ed.Gallimard, Paris,1991.
- 6- CAMUS, Albert, *La Peste*, Ed.Gallimard, Paris,1991.
- 7- CAMUS, Albert, *L'Etranger*, Ed.Gallimard, Paris,1985.
- 8- CAMUS, Albert, *L'Homme révolte*, Ed.Gallimard, Paris,1983 .
- 9- CAMUS, Albert, *Les Justes*, Ed.Gallimard, Paris,1991.
- 10- CAMUS, Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, Ed.Gallimard, Paris, 1982.
- 11- CAMUS, Albert, *L'Exil et le royaume*, Ed.Gallimard, Paris, 1991.
- 12- CAMUS, Albert, *Noces, suivi de L'Eté* , Ed. Gallimard, Mayenne, 1984.
- 13- CAMUS, Albert, *Théâtre Récit Nouvelles*, Bibl.de la Pléiade, Bruges,1985
- 14- DOSTOÏEVSKI, *Les Possédés I*, Ed.Gallimard, Paris,1989.
- 15- DOSTOÏEVSKI, *Les Possédés II*, Ed.Gallimard, 1988.
- 16- EISENZWEIG, Uri, *Les Jeux de l'écriture dans L'Etranger de Camus*, Archives des lettres modernes, Paris, 1983.
- 17- FITCH, Brian T., *Albert Camus*, La revue des lettres modernes, Minard, Paris, 1982.
- 18- GRENIER, Jean, *Albert Camus*, Ed.Gallimard, Paris,1969.
- 19- GRENIER, Roger, *Albert Camus, soleil et ombre*, Ed.Gallimard, La Flèche,1991.
- 20- IDT, Geneviève, *La Nausée de Sartre*, Hatier-Paris, 1991.
- 21- KAFKA, Franz, *Le Château*, Ed.Gallimard, Paris,1991.

- 22- KAFKA, Franz, *Le Procès*, Ed.Gallimand, Paris, 1987.
- 23- LEBESQUE, Morvan, *Camus par lui-même*, Ed.du Seuil, Bourges,1970.
- 24- LEVI-VALENSI, Jacqueline, *La Peste d'Albert Camus*, Ed.Gallimard, Paris, 1991.
- 25- LOTTMAN, Herbert R., *Albert Camus*, Ed.du Seuil, Paris,1985.
- 26- MALRAUX, André, *L'Espoir*, Ed.Gallimard, Paris,1974.
- 27- MOUNIER,Emmanucl, *Malraux Camus Sartre Bernanos*, Ed.du Seuil, Paris, 1970.
- 28-NGOC-MAI, Phan Thi; VAN-HUY, Pierre Nguyen, *La Chute de Camus ou le Dernier testament*, Ed.de la Baconnière, Neuchâtel (Suisse), 1974.
- 29- QUILLOT, Roger, *La Mer et les Prisons*, Ed.Gallimard, Paris, 1956.
- 30- REUTER, Yves, *Texte / Idéologie dans La Chute de Camus*, Archives des lettres modernes, Paris, 1980.
- 31- REY, Pierre-Louis, *La Chute de Camus*, Hatier- Paris, 1991.
- 32- REY, Pierre-Louis, *L'Etranger de Camus*, Hatier-Paris, 1992.
- 33- SARRAUTE, Nathalie, *L'Ere du Soupçon*, Ed.Gallimard, Paris, 1991.
- 34- SARTRE, Jean-Paul, *Situations I*, Ed.Gallimard, Mayenne,1984.
- 35- SARTRE, Jean-Paul, *La Nausée*, Ed.Gallimard, Paris,1983.
- 36- VAN-HUY, Pierre Nguyen, *La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus*, Ed.de La Baconnière, Neuchâtel (Suisse), 1968.